

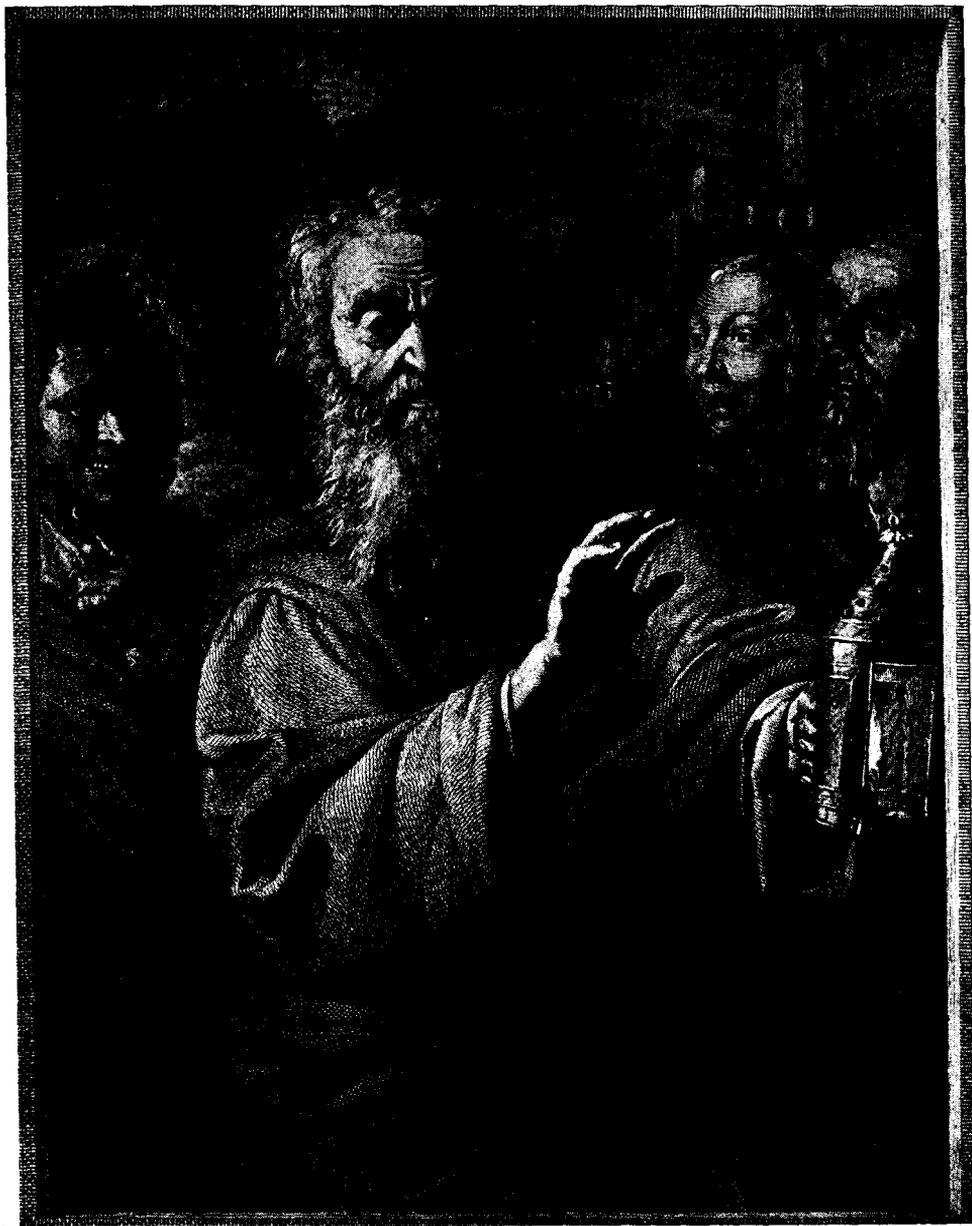
## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |







## DIOGÈNE A LA RECHERCHE D'UN HOMME

D'APRÈS SALVATOR ROSA.

**D**iogène naquit à Sinope, l'an 413 avant Jésus-Christ. Il quitta cette ville à l'âge de quinze ans, subissant le sort de son père Icésius, accusé d'être faussaire et banni de sa patrie. Athènes, la ville lumière de l'antiquité, où Socrate, Platon et tant d'autres philosophes tenaient école, leur servit de refuge.

Antisthène, l'un de ces philosophes, dégoûté de voir ses disciples abandonner l'un après l'autre les austérités qu'il leur prescrivait et dont il donnait lui-même l'exemple, avait fermé son école. Diogène, après beaucoup d'instances, réussit à se faire initier à la doctrine du fondateur de la secte des Cyniques, dont il devait être lui-même le plus illustre représentant. Doué d'un esprit plus profond que son maître et d'une âme plus ferme, il exposait ses principes avec tant de clarté, les développait avec tant de force qu'il n'était pas rare de voir des étrangers, venus pour l'écouter, abandonner tout sur-le-champ, pour le suivre. La gaieté de son caractère, les traits de satire et d'ironie qu'il lançait sans ménagement contre les abus, les vices et contre tous ceux qui ne pensaient pas comme lui, le rendaient agréable au peuple, qu'il amusait d'ailleurs par ses excentricités, comme nous le voyons dans notre gravure.

Sa doctrine était que le sage, pour être heureux, devait se rendre indépendant de la fortune en bravant ses faveurs et ses caprices, indépendant des hommes en secouant les préjugés, les usages,

et jusqu'aux lois, quand elles ne sont pas conformes à ses lumières ; indépendant de lui-même en travaillant à endurcir son corps contre les rigueurs des saisons, et son âme contre l'attrait des plaisirs.

Diogène mettait ses principes en pratique en ne possédant, pour tout bien, qu'un bâton, un manteau dont il s'enveloppait pour dormir et une besace pour porter sa maigre pitance. Dans les premiers temps il avait aussi une écuelle pour boire, mais l'avait jetée loin de lui, comme objet superflu, un jour qu'il vit un enfant puiser de l'eau dans le creux de sa main pour étancher sa soif. Il couchait à la belle étoile sur les marches des édifices publics ou dans un tonneau vide. Il marchait pieds nus dans la neige l'hiver et couchait sans vêtement l'été, sur le sable brûlant. Souvent on le voyait mendier, non pas tant par nécessité que pour s'accoutumer au refus. Il affectait d'être insensible aux moqueries, aux insultes et aux injustices des hommes. Il s'était, en outre, affranchi de toutes les bienséances, des plus légères contraintes, satisfaisant à tous ses besoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple ; choquant les usages établis jusque dans les choses les plus indifférentes, donnant tous les jours des scènes propres à s'attirer le mépris des gens sensés, qui ne pénétraient que trop facilement le motif secret de sa manière d'agir. Avec bien plus de raison, en effet, qu'à son maître Artisthène, Socrate aurait pu lui dire : " J'aperçois votre vanité à travers les trous de votre manteau ". Cette vanité pleine d'ostentation perçait jusque dans son langage, il répétait sans cesse : " Je suis pauvre, errant, sans patrie, sans asile, obligé de vivre au jour la journée ; mais j'oppose le courage à la fortune, la nature aux lois, la raison aux passions."

L'homme sage dont il s'estimait être le type, il déclarait ne l'avoir vu nulle part et affectait souvent de le chercher en plein midi, sur les places publiques, une lanterne allumée à la main, pour mieux accentuer la difficulté de l'entreprise. " Je n'ai vu, disait-il, des hommes nulle part ; mais j'ai vu des enfants à Lacédémone ". La vie frugale et austère des Spartiates n'était pour lui que l'enfance, une faible esquisse d'un homme.

C'est cette scène de Diogène cherchant un homme que Salvatore Rosa a représentée dans le tableau dont nous donnons une reproduction aujourd'hui, d'après la gravure de William Sharp.

Comme conséquence nécessaire de sa vanité, Diogène affectait le plus grand mépris pour tous les autres. C'est ainsi qu'un jour ayant appris que Platon avait défini l'homme : " un animal à deux pieds sans plumes," on le vit s'avancer sur la place de l'Aca-

démie, au milieu du groupe où il enseignait, et tirant de dessous son manteau un coq en vie et déplumé, le jeter au centre de l'assemblée, en disant avec un air de mépris : " Voilà l'homme de Platon," et disparaître aussitôt.

Sur la fin de sa vie, pendant un voyage qu'il fit à Ægina, il fut pris par des pirates, qui le vendirent comme esclave à un riche personnage de Corinthe, nommé Xéniade. Son maître lui confia la gestion de sa fortune en même temps que l'éducation de son fils.

C'est à Corinthe qu'Alexandre le Grand, ayant entendu parler du philosophe, vint le voir et lui demanda ce qu'il pourrait faire pour lui : " Te retirer de mon soleil " lui répondit le Cynique.

Diogène avait à peu près quatre-vingt-dix ans, lorsqu'un matin il fut trouvé mort dans un gymnase de Corinthe. Malgré qu'il eût ordonné que son corps fût jeté dans une fosse, on lui fit de magnifiques obsèques et l'on plaça sur son tombeau un chien splendidement sculpté en marbre de Paros.

Avec de grands talents, de grandes vertus et de grands efforts, le philosophe païen n'avait réussi qu'à être un homme singulier dont Platon disait : " C'est Socrate en délire." Ce sont pourtant les mêmes principes qui, vivifiés plus tard par la charité et l'humilité chrétienne, produiront les François d'Assise, les Vincent de Paul, les bienheureux Labre et tant d'autres.

\* \* \*

Il y eut un moment pendant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle où l'école de peinture napolitaine brilla d'un éclat qui éclipsait toutes les écoles de l'Italie. Des quatre peintures qui lui donnaient alors ce relief, un seul n'a pas vu pâlir sa gloire, c'est l'artiste dont nous étudions le tableau en ce moment.

Salvator Rosa, en effet, n'a pas cessé d'être admiré pour l'originalité de ses idées et pour la verve de son exécution.

Rarement cependant notre artiste s'est montré aussi étincelant et aussi gai que dans son *Diogène à la recherche d'un homme*. D'ordinaire il est mélancolique et sombre dans ses compositions. C'était d'ailleurs bien dans son caractère. Orgueilleux à l'excès, il ne pouvait souffrir la moindre contradiction sans que son visage s'assombrît aussitôt et que la tristesse habituelle de son caractère se traduisît en paroles amères, et parfois, en haines vigoureuses. C'est, sans doute, à cette haute opinion qu'il avait de lui-même qu'il doit la hardiesse de ses pensées, la fierté de sa manière, la

fougue et l'éclat de son talent. Il se déridait pourtant quelquefois et devenait alors si aimable compagnon et ami si dévoué que tout le monde le recherchait.

Par analogie de caractère, il faut le supposer, il aimait à représenter les philosophes de l'ancienne Grèce et particulièrement Diogène et Démocrite, dont le grand mobile était l'orgueil. Nous avons de lui un *Diogène qui jette son écuelle, en voyant boire un jeune garçon dans le creux de sa main*. Puis encore : *Alexandre visitant Diogène dans son tonneau*, et *Démocrite méditant sur les folies humaines, sans parler de l'Académie des philosophes et de Platon dans le jardin d'Académus*.

C'était à Naples, par une belle soirée du mois d'août 1615. Deux jeunes époux causaient doucement. Il venait de leur naître un fils et le père Vito Antonio Rosa contemplant ce fils sur le sein de sa bien-aimée *Guilia*, faisait des projets d'avenir pour le nouveau-né. "Tout ce que je désire, disait-il, c'est qu'il ne devienne pas un artiste, surtout pas un peintre, car la gloire est une ingratitude qui laisse souvent mourir de faim ceux qui comme ton frère Paolo Greco s'acharnent à la chercher.—Remettons-nous en à Dieu, reprenait la pieuse Italienne ; pour moi, je serais heureuse de le voir monter à l'autel." S'arrêtant à cette douce pensée, les deux jeunes gens, d'un commun accord, cherchèrent pour cet enfant, objet de leur sollicitude, un nom qui fut comme un heureux présage de sa prédestination. Ils le firent donc baptiser sous le nom de *Salvator*.

Antonio était un modeste arpenteur. Il habitait une humble *casa* située au haut de l'Arenella. L'enfant y grandit et se fortifia au milieu de l'air des montagnes. Dès qu'il fut assez grand pour courir seul, le jeune *Salvatoricello* désertait la maison paternelle. Ses parents, inquiets, allaient à sa recherche et le trouvaient d'ordinaire en extase devant les ruines de quelque ancien temple ou endormi au milieu des rochers, au bord des précipices ou dans des cavernes solitaires. Le *piccolo* était ramené à la maison, grondé, et enfermé dans sa chambre. Là, au grand désespoir de ses parents, il passait son temps à charbonner, sur les murs, les souvenirs de ses paysages favoris. Ce fut en vain que le père, dans l'espoir d'étouffer cette vocation naissante, redoubla de sévérité et mit l'enfant dans un séminaire pour y commencer ses études ecclésiastiques. Le jeune *Salvator* barbouilla si bien les murs des bons pères, que ceux-ci, indignés, se firent les complices de la Providence, en le renvoyant à ses parents. Antonio et sa femme durent enfin céder à une vocation si déterminée et, bien à contre-cœur, confièrent l'enfant à son oncle.

Le jeune Salvator s'aperçut bientôt de l'incapacité de celui-ci et retourna à son premier maître, la nature, dont le livre toujours ouvert est le guide le plus sur pour l'artiste qui sait la comprendre.

A dix huit ans il entreprit le voyage que tout artiste, en ce temps-là, se croyait obligé de faire pour se perfectionner, et partit, à pied, pour visiter les villes de l'Italie. Il traversa d'abord les solitudes sauvages de la Pouille, de la Calabre et de Abruzzes, alors infestées de brigands. On sait les légendes auxquelles ce voyage a donné lieu. Quoi qu'il en soit, les sauvages et hardis paysages peints des souvenirs qu'il en rapporta, sont restés un des titres les plus durables de sa renommée.

L'état dans lequel il trouva les choses à son retour sous le toit paternel ne fut pas de nature à ramener la gaieté dans une âme déjà portée à la mélancolie. La plus profonde misère régnait dans cette maison dont le chef n'était plus. Il lui fallut gagner la vie de sa mère et d'une nombreuse famille. Il ne fut plus pour lui question d'étude; il était obligé de produire à la hâte des ébauches, grossières il est vrai, mais fièrement peintes et frappées au coin de son imagination bizarre, qu'il vendait ensuite à des brocanteurs.

Quand son unique clientèle lui fit défaut, il résolut d'aller tenter fortune à Rome. Il s'embarqua dans une légère felouque pour Civita-Vecchia, fit à pied le reste du chemin et trouva l'hospitalité chez un compatriote, l'abbé Girolamo Mercuri. Ses premiers essais dans la ville des Papes n'ayant pas eu tout le succès qu'il ambitionnait, il abandonna ses pinceaux et mit à contribution les talents divers que Dieu lui avait donnés; il devint tour à tour poète satirique, musicien, acteur et même charlatan. Sous les noms de Formica et de Coviello, il se fit bientôt une réputation que son habile pinceau n'aurait pu lui obtenir aussi vite, et ensuite chacun fut curieux de connaître les travaux de peinture de ce peintre, comédien. Les commandes affluèrent et tout changea de face. Le pauvre artiste, en peu de temps, devint un grand seigneur qui versait l'argent à pleines mains, et dont la maison était toujours remplie de joyeux amis.

Les événements qui se produisirent à Naples, en 1647, amenèrent un nouveau changement dans la vie aventureuse de Salvator. Il quitta ses habits de luxe pour endosser le costume des lazzaroni, et s'enrôla dans la *Compagnie de la mort*, à la suite d'un de ses anciens maîtres Aniello Falcone. Il devint l'ami et le conseiller de Massaniello, qui l'admettait jusque dans sa mystérieuse retraite de Torrione del Carmine. La mort tragique du pécheur napolitain l'obligea de prendre la fuite et de retourner à Rome.

Il n'avait pas séjourné longtemps dans la Ville éternelle sans se faire, par son caractère vindicatif et ses épigrammes mordantes, de nombreux ennemis. A ceux-ci se joignirent les peintres médiocres que son talent rejetait dans l'ombre. Ils profitèrent de l'exposition de son tableau de *la Fortune* pour soulever contre lui une véritable tempête, et obtinrent sa condamnation à la prison. Il n'eut que le temps de s'enfuir à Florence. Tous les tableaux composés à cette époque à Rome : *Prométhée enchaîné à un rocher et voué à une peine éternelle pour avoir eu trop de génie*, — *Régulus* subissant le supplice que sa loyauté alla chercher, — *Socrate* buvant la ciguë et pardonnant à ses bourreaux, avaient été autant de traits lancés contre les vainqueurs de Naples. *La Fortune* distribuant aveuglement ses faveurs, était une grosse satire à coups de pinceau pouvant s'adresser aussi bien à ces derniers qu'aux peintres éminents, aux princes de l'Eglise et aux grands seigneurs de Rome qui lui étaient désagréables.

Arrivé à Florence, Salvator reprit la plume et lança, sous le titre de *Babylone*, une satire violente contre ses ennemis de Rome. Cette œuvre vraiment remarquable lui valut une haute réputation littéraire. Son salon fut en peu de temps le rendez-vous de tous les beaux esprits de la Ville des Fleurs. Ils se formèrent en académie de conversation sous le nom de *Percossi*. Aux causeries graves et aux badinages, qui s'y succédaient tour à tour, s'ajoutèrent avant longtemps des représentations comiques dans lesquelles Salvator, remontant de nouveau sur les planches, sous le masque de *Pascariello*, eut un succès demeuré célèbre par les récits de Baldinucci.

Cependant notre artiste regrettait la ville des Papes où il avait eu ses plus beaux succès, et ne put résister au désir d'y retourner. Il espérait que le temps avait fait oublier les haines du passé. Il se trompait, car la jalousie ne s'endort pas facilement. Ses anciens ennemis, pour mieux le combattre, se liguèrent sous le nom d'*Amis des Arts*. Salvator pour se défendre dut prendre de nouveau la plume et écrivit sa satire de *l'Envie*, le dernier et le plus énergique de ses écrits. Dédaignant ensuite leurs attaques, il revint à ses pinceaux et peignit, en quarante jours, son fameux tableau de *la Bataille*, qui fut offert à Louis XIV et que l'on admire encore au Louvre. Puis successivement : *Pythagore au milieu de ses disciples*, *Catilina parmi les conjurés*, *Samuel en face de Saül* : autant de chefs-d'œuvre qui répondaient victorieusement à ses détracteurs et lui valurent les applaudissements du triomphe.

Sa demeure, située sur le Pincio, devint le rendez-vous des poètes,

des musiciens et des gens d'esprit de Rome, comme elle l'avait été à Florence. Chaque jour, vers le soir, on le voyait sortir avec ce brillant cortège. A la même heure, son voisin le Poussin, déjà vieux, sortait aussi pour faire gravement une promenade philosophique, appuyé sur le bras du Guaspre ou de quelqu'autre disciple respectueux, et formait un curieux contraste.

Vers 1667, Salvator Rosa, atteint d'une hydropisie qui devait finir par l'emporter, abandonna complètement ses pinceaux. Le produit des belles eaux-fortes qu'il avait gravées à Florence, par manière de délassement, suffisait d'ailleurs amplement à le faire vivre. Il mourut le 15 mars 1673 et fut inhumé avec pompe dans l'église Sainte-Marie des Anges, où l'on voit son tombeau.

\* \* \*

William Sharp, qui grava le *Diogène cherchant un homme* en 1792, alors que l'original était en la possession de M. Edouard Knight, naquit à Londres en 1746. Il était fils d'un armurier. Ses débuts dans l'art de la gravure furent on ne peut plus humbles ; il était employé à décorer de blasons, de devises ou d'arabesques de pauvres pots en étain. Caractère noble et désintéressé, jamais il ne désavoua ses modestes mais honnêtes commencements. Plus tard, lorsqu'il fut devenu illustre, des flatteurs voulurent, dans une réunion publique, parler des vases précieux ciselés par lui dans sa jeunesse ; il s'empressa de rétablir les faits. Il ne voulut jamais accepter le titre de membre de l'Académie royale de Londres que lui offrait Sir Joshua Reynolds, parce que cet honneur avait été refusé à ses confrères William Woollett et Robert Strange, qu'il jugeait le mériter autant que lui. Comblé d'honneurs et membre honoraire de plusieurs autres académies d'Europe, il mourut en 1824, et fut inhumé à Chiswick, auprès du célèbre caricaturiste Hogarth.

ALPHONSE LECLAIRE.





PREMIÈRE STANCE DE RAPHAEL AU VATICAN,  
DIEU CRÉANT LE MONDE.

## IMMENSITÉ

Mon âme était ravie,  
Confondue, éblouie,  
Quand j'ai considéré, dans son immensité,  
L'univers et la terre avec l'humanité.  
Tout se rapporte à l'homme :  
Avec droit on le nomme  
Maître, seigneur et roi !  
Mais à l'homme lui-même  
Dieu révèle, impose sa loi.  
Eloquence admirable, intelligence extrême,  
Tout est dans l'univers une leçon de foi.

Mon âme était ravie,  
Confondue, éblouie,  
Quand j'ai considéré l'immensité des cieux.  
J'ai reconnu, d'abord, dans l'astre radieux  
Le glorieux emblème  
De Dieu, l'Être suprême.  
La lune, au front d'argent,  
C'est la Vierge Marie ;  
Les étoiles du firmament  
Sont les anges, les saints, troupe presque infinie,  
Faisant avec bonheur, cortège au Tout-Puissant.

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité des airs.  
 N'est-ce pas Dieu qui parle au milieu des éclairs ?  
 N'est-ce pas le tonnerre  
 Qui marque sa colère ?  
 Et le bel arc-en-ciel  
 Qui promet sa clémence ?  
 Enfin, douces comme le miel,  
 La pluie et la rosée, en torrents d'abondance,  
 Sont les grâces sortant de son cœur paternel.

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du sol.  
 Comme un aigle géant, au gigantesque vol,  
 Le globe dans l'espace  
 Roule, passe et repasse,  
 Ne s'arrête jamais,  
 Portant à sa surface  
 Terres, mers, montagnes, forêts !  
 Et tout cela, de loin, n'est qu'un point qui s'efface :  
 L'univers est si grand à nos yeux stupéfaits !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité des mers.  
 J'ai vu se déchaîner les flots traîtres, pervers :  
 Grand Dieu ! que de victimes  
 Dans ces sombres abîmes !  
 La mer, dans ses fureurs,  
 De la vie est l'image . . .  
 La vie, où tant de voyageurs,  
 Ballottés, tourmentés, font sans cesse naufrage,  
 Périissent loin du port, dans des gouffres d'horreurs !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité des bois.  
 Partout la confiance et la crainte à la fois :

Les charmants oiseaux chantent,  
 Les ombres nous enchantent ;  
 Mais le serpent hideux  
 Et la bête sauvage  
 De peur font dresser nos cheveux :  
 Image des démons qui guettent au passage,  
 Pour dévorer notre âme et nous perdre avec eux.

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité des champs.  
 Dans les fleurs, la verdure et les blés jaunissants,  
 On pressent l'allégresse,  
 La beauté, la richesse  
 Du royaume divin.  
 Nos vœux, notre prière  
 Doivent monter comme un parfum.  
 Le germe qui fleurit, pourrit d'abord en terre :  
 Ainsi, nous qui mourons, nous revivrons demain !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité des monts.  
 C'est là, sur les hauteurs, c'est là que nous voyons  
 La vanité du monde,  
 Tout nous y semble immonde :  
 On veut l'abandonner.  
 Plus haut, plus haut encore,  
 Nous voyons les aigles planer :  
 Un ennui plus profond aussitôt nous dévore :  
 C'est Dieu ! C'est Dieu qui veut au ciel nous entraîner !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité de l'air  
 Qui pénètre partout, jusqu'au fond de la mer.  
 Tous les vivants respirent,  
 Naissent, vivent, expirent  
 Dans ce vaste élément.  
 Ainsi Dieu nous pénètre  
 Encore plus intimement.  
 Car tout être est en Dieu, Dieu se trouve en tout être,  
 Infusant existence, action, mouvement !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du vent.  
 Il souffle, hurle, tempête, et passe en soulevant  
 Des torrents de poussière ;  
 Il ravage la terre,  
 Brise, écrase, détruit !  
 Sur mer, que de naufrages !  
 Le monde chancelle et frémit !  
 Notre vie est ainsi toute pleine d'orages ;  
 Malheur à l'imprudent : le torrent l'engloutit !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité de l'eau.  
 Un jour que Dieu voulut faire un monde nouveau,  
 L'eau noya le vieux monde.  
 Par la grâce et par l'onde  
 Sont formés les chrétiens.  
 Vapeurs, brouillards, nuages,  
 Lacs, ruisseaux, fleuves souverains,  
 Océans infinis, battus par les orages,  
 Vie ou mort, l'eau partout coule autour des humains.

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du feu.  
 Le feu réchauffe, éclaire et pénètre tout lieu.  
 C'est une bienfaisance ;  
 Mais oh ! quelle souffrance  
 Quand il brûle à l'excès !  
 Les volcans, les cratères  
 Font voir ses terribles effets :  
 Il dévore souvent des régions entières,  
 Et sa rage, en enfer, ne s'éteindra jamais !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du temps.  
 Qui comptera jamais les jours et les instants

Que durera le monde ?  
 O merveille profonde !  
 Le passé, l'avenir,  
 Sont des choses présentes  
 Pour Dieu qui nous voit tous venir,  
 Qui contemple déjà les scènes effrayantes  
 Où le monde devra s'effondrer et finir !

Mon âme était ravie,  
 Confondue éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité de foi  
 Dans le cœur des chrétiens envers le divin Roi.  
 Est-il un sacrifice,  
 Est-il même un supplice  
 Que Dieu n'inspire pas ?  
 Qu'importe la souffrance,  
 Les labeurs, les croix, les combats ?  
 Les yeux fixés au ciel, le cœur plein d'espérance,  
 Vers Dieu qui nous attend nous dirigeons nos pas.

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité d'amour  
 Entre les saints et Dieu dans l'éternel séjour.  
 L'amour vrai sur la terre,  
 C'est le cœur d'une mère  
 Pour ses enfants chéris ;  
 C'est le cœur de l'Eglise,  
 Le monde au pied du crucifix !  
 Mais il n'est pas d'amour, sur la terre, qui luise  
 Comme le feu sacré dans les divins parvis !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du vrai.  
 La vérité qui luit, c'est un éclair, un trait  
 De lumière et de flamme  
 Qui transporte notre âme  
 Par ses divins appâts.  
 Et pourtant les nuages  
 Obscurcissent tout ici-bas.  
 Mais là-haut, dans le ciel, au lieu d'ombre et d'images,  
 C'est toi, splendeur de Dieu, qui nous éclaireras !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du beau.  
 La beauté qui rayonne est un divin flambeau,  
 Elle émet mille charmes,  
 Nous émeut jusqu'aux larmes,  
 Et captive nos cœurs.  
 Si la beauté du monde  
 S'impose ainsi par ses splendeurs,  
 Que notre émotion sera vive et profonde,  
 Quand nous verrons de Dieu tous les charmes vainqueurs !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du bien  
 Eclatant de partout dans le monde chrétien.  
 Dieu sur la croix expire,  
 Et je vois le martyr,  
 Les sublimes vertus,  
 Les charités sans nombre  
 De tous ceux qui suivent Jésus.  
 Du bien qu'on voit là-haut tout ce bien n'est qu'une ombre :  
 Allons, montons au ciel avec tous les élus !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du cœur.  
 De notre âme qui peut sonder la profondeur ?  
 Le cœur est un abîme  
 Effrayant et sublime !  
 Jetez-y les plaisirs,  
 Les honneurs, la fortune,  
 Rien ne peut combler ses désirs.  
 Un désir plus brûlant sans cesse l'importune :  
 La faim, la soif de Dieu causent tous nos soupirs !

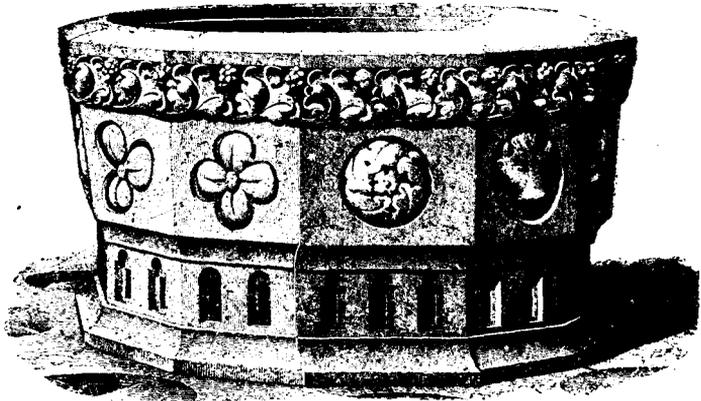
Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité du ciel.  
 Je ne vois même plus l'espace universel !

Après de ce royaume,  
 Le monde est un atome,  
 Une ombre, un pur néant !  
 De lumière et de gloire  
 Tout resplendit, tout est brillant !  
 C'est l'extase, l'amour, l'hosanna, la victoire !  
 Au milieu des élus, c'est Dieu tout rayonnant !

Mon âme était ravie,  
 Confondue, éblouie,  
 Quand j'ai considéré l'immensité de Dieu.  
 Sa présence dépasse et le temps et le lieu !  
 O Dieu, maître des maîtres,  
 Source de tous les êtres,  
 Que votre empire est doux !  
 Vous voulez qu'on vous aime  
 Au ciel face à face avec vous !  
 Objet de tous nos vœux, rassasiement suprême.  
 Votre félicité se partage avec nous !

F.-X. BURQUE, PRÊTRE.

Fort Kent, Maine, août 1893.



CUVE BAPTISMALE DANS L'ÉGLISE DE LIMAY.

# CAUSERIE LITTÉRAIRE ET ESTHÉTIQUE

(Suite.) (1)

DE L'IDÉAL.

L'intelligence humaine ne crée pas le vrai : elle le découvre et l'exprime. Puisque le beau n'est que le vrai qui resplendit, la faculté esthétique ne peut le créer : elle le conçoit, le contemple et le met au jour. Les arts ont pour but d'élever et de charmer l'homme. Or, l'homme n'est pas un pur esprit. Il faut, pour le charmer, parler à son intelligence et intéresser sa nature sensible. Le beau, pour arriver à l'âme, doit passer par les sens. Spirituel et invisible, il faut qu'il prenne un corps qui le rende sensible. L'art aura la double nature de l'homme auquel il s'adresse ; il aura un corps formé à l'imitation des types de la nature ; une âme qui le vivifiera, le symbolisme. L'artiste doit emprunter à la nature les signes qui symbolisent ses conceptions. S'il prend sans choix tous les traits qu'elle lui offre, il tombe dans le réalisme. S'il veut chercher des types abstraits en dehors de la nature, il donne dans la sécheresse, dans le vague, et ne saurait m'intéresser. Il faut que la nature fournisse à l'art ce qu'il a de sensible, et, en cela, l'artiste dépend d'elle. Mais l'imitation de la nature n'est qu'un marche-pied pour arriver au symbolisme. Jusqu'où l'artiste doit-il emprunter à la nature et jusqu'où doit-il être indépendant d'elle ? Voilà le problème que nous tâcherons de résoudre. Nous montrerons, en même temps, les écueils deçà et delà.

Je suppose qu'un peintre veuille faire un tableau de la Vierge immaculée. Rendre sensible, au moyen d'une peinture, le sentiment de sublime émotion qu'il éprouve en face de ce mystère, voilà le but qu'on doit atteindre. Il cherche, dans la nature, un signe qui donne un corps à sa pensée, des traits qui expriment sa conception. La nature, malgré les innombrables beautés qu'elle renferme, est viciée par mille imperfections que la raison et le goût ne tardent pas à découvrir. Une personne l'avait frappé d'abord : une observation plus attentive lui fera remarquer maints défauts qui échappaient au premier coup d'œil. La proportion manque

(1) Voy. REVUE CANADIENNE, juillet 1893.

ici : là, le coloris. Partout quelque chose qui ne répond pas au type intérieur de beauté qu'il entrevoit. Le réaliste calque un individu dans sa réalité phénoménale. Mais le véritable artiste s'élève au-dessus de ce qui l'environne. Il recueille les rayons de beauté qui percent dans la nature individuelle, au milieu de mille imperfections. Il les dégage des défauts qui s'y mêlent, qui les masquent, et, réunissant en un seul type les traits qu'il a trouvés dispersés dans la nature, il forme l'idéal de la figure qu'il veut peindre. L'or pour briller doit être séparé des alliages, de la gangue qui l'enveloppent. Tous les individus de la nature, à quelque espèce qu'ils appartiennent, ne sont qu'un minerai informe où perce à peine l'or du type idéal ! il faut les faire passer par le travail de la méditation artistique, pour dégager le beau des imperfections qui le défigurent. Alors, l'artiste s'élève au-dessus de la nature sensible, il vole du particulier à l'universel, et trace une figure beaucoup plus belle que celles de la nature, mais dont les traits sont empruntés à la réalité. "Déployant ses ailes pour s'élever vers le ciel d'où elle est descendue, son âme ne s'arrêtera pas à la beauté qui séduit les yeux, et qui est aussi fragile que trompeuse ; mais il cherche dans son vol sublime, le principe du beau universel" (1).

Je lis *Athalie*. Quel enfant a jamais parlé comme Joas, et réuni en une courte conversation, tant de traits naïfs ou gracieux, tant de sentiments élevés ? Racine est-il sorti de la nature ? A-t-il négligé les traits fournis par la réalité, pour créer un personnage chimérique qui n'a rien de commun avec la nature humaine ? Non, certainement. Nous sommes ici en présence de la nature, mais de la nature agrandie, idéalisée. Voilà pourquoi Joas nous transporte d'étonnement et d'admiration.

Quels amants ont jamais poussé l'héroïsme du devoir aussi loin que Rodrigue et Chimène ? Quel père peut, comme le vieil Horace, faire taire devant le devoir et l'amour patriotique, tous les sentiments de l'amour paternel ? Qui peut, en toute circonstance, immoler au devoir tous les penchants les plus légitimes et les plus impérieux de la nature ? Corneille nous peint l'idéal de la grandeur morale la plus élevée. Les personnages semblent habiter des hauteurs voisines de la nature angélique, tant ils paraissent se jouer des faiblesses inhérentes à la nature humaine. Aussi, qui ne se sent élevé, fortifié, transporté au-dessus du vulgaire, après avoir entendu une tragédie de Corneille ?

Je sais que le réalisme lui reproche d'être sorti de la réalité pour

(1) Michel-Ange.

tracer dans le vide des caractères chimériques. Cette accusation, toute dépourvue de fondement qu'elle est, ne nous surprend pas. Les hauteurs lumineuses où vole Corneille sont à une distance incommensurable du réalisme, qui va toujours terre à terre. Son spiritualisme élevé condamne la théorie réaliste. Corneille a élevé l'idéal des anciens sans rien outrer. Il nous montre l'homme dans toute la splendeur de son originelle irradiation.

Les anciens dramaturges ne se sont jamais élevés jusqu'à l'idéal pur. Ils pensaient que les personnages du drame doivent pleurer ou paraître émus, pour émouvoir (1). Sans doute, le pathétique suppose la douleur ou le danger ; mais est-il nécessaire que les héros dramatiques en paraissent physiquement affectés ? Ne suffit-il pas que la scène fournisse une situation douloureuse ou périlleuse, et que le spectateur la connaisse ? (2)

Un martyr chargé de chaînes dit à un gouverneur romain, en face des instruments de torture : "Je suis chrétien. Vos dieux ne sont qu'un vil métal. Vos tortures n'ébranleront jamais ma constance." Sa figure rayonnante de paix et de joie ne trahit pas la moindre émotion. Et pourtant, je suis transporté d'admiration, je suis ému jusqu'aux larmes. La douleur physique ne paraît pas, le martyr méprise le danger, et le pathétique est à son comble.

Nisus voit son ami Euryale entraîné par une troupe de Rutules

(1) Si vis me flere dolendum est primum ipsi tibi. (Horace, *Art. poétique*.)

(2) Un personnage dramatique est pathétique lorsque ses douleurs et ses infortunes émeuvent la sensibilité ; mais il l'est bien davantage lorsqu'il reste calme et imperturbable en présence du danger, de la douleur, de la mort, et qu'il se montre supérieur à tous les accidents de la fortune. Cette grandeur d'âme transporte l'intelligence d'admiration, et, par voie de conséquence, ébranle la sensibilité. Le spectateur étonné, élevé au-dessus de lui-même, est ému jusque dans les profondeurs les plus intimes de son être. Or, qui ne voit que ces émotions qui procèdent de la faculté supérieure, sont plus fortes et plus durables que celles dont la sensibilité est la source ?

Si la figure des héros dramatiques doit accuser l'émotion et la douleur pour toucher, pourquoi donc Polyeucte est-il pathétique ? Où sont ses craintes, ses hésitations, ses défaillances ? Le danger, la mort même dont on le menace font-ils sur lui une impression quelconque ? Il court au-devant des idolâtres, va renverser leurs idoles dans leurs temples et s'écrie :

Alions aux yeux des hommes  
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.

Si les larmes, si l'émotion apparente sont la cause du pathétique, remplissez la tragédie de plaintes douloureuses, de meurtres, de cris désespérés ; représentez des scènes d'hôpitaux, et vous atteindrez le sommet de l'art. Non, non, la douleur ou les larmes visibles ne sont pas l'unique, ni même la principale cause du pathétique. L'émotion dramatique est surtout causée par la grandeur morale, et, partant, l'idéal pur qui représente l'homme sans faiblesse, est la source la plus féconde du pathétique.

qui vont le mettre à mort. Déjà le glaive est levé. Secourir son ami, c'est courir à une mort certaine. Pourtant il n'hésite pas, il court au-devant des ennemis, et s'écrie :

Moi, c'est moi, sur moi seul il faut porter vos coups :  
Celui-ci n'a rien fait, n'a rien pu contre vous (1).

Est-ce que le danger produit sur le jeune héros une impression physique ? A-t-il hésité à s'élancer au-devant de la mort ? Où sont, dans ce passage, les larmes, l'émotion, la faiblesse ? Pourtant, quel personnage dramatique ou épique fut jamais plus sublime et plus pathétique ? C'est précisément cette grandeur morale, en face du danger, qui est touchante jusqu'au sublime. Nous pourrions apporter des centaines d'exemples à l'appui de notre assertion.

Sophocle et Euripide ont donné une plus large part à la sensibilité. Leurs personnages ont tous des défaillances et des faiblesses. Philoctète pousse des cris de douleur. Polyxène pleure à l'approche du coup fatal qui lui doit ravir la " douce lumière du jour." L'âme pourtant reste grande et domine toujours, en somme, sur la nature physique. Ils souffrent assez pour émouvoir ma sensibilité ; ils sont assez grands dans la douleur pour élever et charmer mon intelligence.

Le Laocoon de Virgile est sublime lorsque, armé de flèches, il s'avance au-devant des serpents qui enlacent de leurs immenses anneaux ses fils infortunés. Pourquoi faut-il qu'un nuage vienne aussitôt voiler cette éblouissante beauté ? Sous l'étreinte des monstres, le prêtre de Neptune pousse des clameurs horribles qui s'élèvent jusqu'aux cieux. L'excès de la douleur l'excuse ; mais l'idéal est terni. L'homme ne paraît plus dans toute sa splendeur native. Ce n'est pas l'idéal pur (2).

(1) Ce passage et beaucoup d'autres semblent prouver que les anciens poètes épiques ont mieux compris l'idéal que les dramaturges.

(2) Quoi qu'on dise pour excuser Virgile, nous croyons que ces cris de Laocoon sont une tache. Voici pourquoi.

1° Le plus grand charme de ce passage vient de l'héroïsme. Or, les cris sont, au moins, une faiblesse, une défaillance de la nature physique. Conséquemment, l'empire de l'âme sur le corps, sa grandeur en présence du danger, ne paraissent plus dans tout leur éclat, et l'idéal est terni.

2° La comparaison des cris de Laocoon à ceux du taureau blessé, n'est pas assez noble et accuse, dans le poète, peu de respect pour le sacerdoce et la religion.

3° La comparaison, fût-elle noble, est ici déplacée. Au moment où le lecteur est épouvanté à la vue des monstres, ému par la mort des infortunés, fils de Laocoon, le poète lui met devant les yeux un taureau. L'esprit est distrait du fait principal, et l'impression sublime est détruite. La comparaison ne saurait être le langage de la passion.

La sublimité de la morale évangélique a élevé l'art à sa plus grande hauteur. Le christianisme a mis sous les regards de l'artiste l'homme idéal, l'homme parfait, l'Homme-Dieu, et le christianisme a dit : " Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait." A côté de l'homme sans tache, paraît la Vierge immaculée, la nouvelle Ève, ornée de toutes les beautés de l'homme originel, et élevée par la grâce au-dessus des anges eux-mêmes. Dès lors, de nouveaux horizons sans limites s'ouvrent devant l'art. Les nuages disparaissent. L'artiste voit rayonner dans ces deux figures divines une beauté idéale que l'antiquité n'avait pu entrevoir. Que d'efforts n'ont pas faits les peintres et les statuaires chrétiens, pour saisir dans leurs rêves et leurs profondes méditations quelques traits de ces deux figures ineffables ? Que de chefs-d'œuvre elles ont inspiré ! Et que l'art reste toujours loin du divin original !

L'Iphigénie d'Euripide est belle, elle est grande ; mais qu'elle est petite à côté de l'Iphigénie de Racine ! Comme on sent que la nature humaine a été agrandie ! Les dieux demandent une victime, Agamemnon consent à sacrifier sa fille. Iphigénie entend cette foudroyante nouvelle :

Et pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

Voilà toute sa plainte. Aussitôt, sa grande âme s'incline devant la volonté des dieux et le dessein d'un père dénaturé.

Elle pourrait fuir ; mais elle aime mieux mourir que de violer le devoir de la piété filiale. Elle se fait l'avocate d'Agamemnon et lui dit :

Mon père,  
Cessez de vous troubler, vous n'êtes pas trahi,  
Quand vous commanderez vous serez obéi.  
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre ;  
Vos ordres sans détour peuvent se faire entendre,  
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis  
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,  
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,  
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,  
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,  
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné (1).

Voilà la grandeur morale dégagée de toutes les faiblesses. Voilà l'idéal pur. Voilà un pathétique qui parle moins à la sensibilité que celui de l'Iphigénie ancienne, mais qui émeut plus fortement, en s'adressant à l'intelligence.

Ici, le réalisme fait une objection. La vérité et le naturel, dit-il, exigent qu'on représente la nature. Or, dans la nature, les plus

(1) *Iphigénie*, acte IV, scène IV.

grands hommes ont des défauts. Nous allons au théâtre pour voir des personnages vivants se mouvoir sur la scène : pourquoi nous mettre sous les yeux, des mannequins raides, rengorgés, guindés, des abstractions glaciales, des fantômes vaporeux qui n'ont rien de commun avec la réalité ? Pourquoi faire " batailler à coups de sentences," des cyclopes imaginaires ?

Voilà l'objection des réalistes. Ils abhorrent l'idéal, et veulent faire de l'art un calque, une photographie de la nature. Esprits rampants et incapables de s'élever au-dessus du phénomène, ils érigent en système leur bassesse impuissante.

Savez-vous pourquoi on trouve les classiques si froids, pourquoi on invective tant contre la psychologie stoïque de Corneille, et pourquoi on dit qu'il est sans vie ? La vie du drame, pour le réalisme, c'est la vie des sens, la vie animale dans sa brutalité grossière ; c'est la crise passionnelle, le spasme et la contorsion d'un penchant éhonté, épicé d'effronterie, pimenté de luxure. Ah ! dans ce sens, nous l'avouons, Corneille et les classiques sont sans vie. Jamais ils n'ont attisé la flamme dramatique à ce foyer de corruption. La Muse classique, enivrée d'idéal, de lumière, d'azur, n'eût jamais osé descendre dans les détails d'une vie ordinaire et abjecte. Au-dessus de la scène où se meuvent les personnages de Corneille, on voit toujours planer la raison et la grandeur morale qui donnent le branle à tout. Si le *Cid*, *Polyeucte*, *Cinna*, *Les Horaces* sont sans vie, nous ne savons plus ce que sont la vie et l'action dramatiques.

Répondons maintenant à une autre partie de l'objection réaliste. La conception idéale manque-t-elle de naturel et de vérité ? Le beau et le vrai, nous l'avons déjà dit, émanent de Dieu, comme la chaleur et la lumière rayonnent du soleil. Or, n'est-il pas évident qu'en approchant de ce foyer de chaleur, on entre en même temps, à proportion, dans une lumière plus intense et plus vive ? De même, plus l'artiste s'élève dans la région du beau et de l'idéal, plus il s'élève dans l'atmosphère lumineuse de la vérité.

Il y a cependant un écueil à éviter. Trop de lumière éblouit. L'artiste ne doit jamais se perdre dans une idéalisation éthérée, tracée dans le vide. La nature humaine ne doit jamais disparaître dans les splendeurs éblouissantes d'un héroïsme idéal. Que l'homme élevé ne cesse pas d'être homme. L'idéal n'est pas une image fantastique, mais une élévation de la nature. Ici comme ailleurs, il y a des bornes marquées par l'essence des choses :

Est modus in rebus ; sunt certi denique fines  
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Pourvu que l'artiste ne franchisse pas ces limites, qu'il illumine, qu'il irise, qu'il transfigure ses personnages, qu'il les baigne dans la lumière de l'idéal, il n'en sera que plus pathétique et plus vrai (1).

D'ailleurs, qu'on examine le dogme fondamental du réalisme, et on verra qu'une erreur grosse de conséquences littéraires, y sert de base et de point de départ. Malgré les prétentions qu'il affiche, le réalisme manque de naturel et de vérité. La raison en est évidente.

Je regarde la nature : je vois des défauts dans tous les individus à quelque degré de l'échelle des êtres qu'ils appartiennent. Mais est-il un seul défaut, une seule imperfection qui entre, comme attribut, dans le concept d'une nature quelconque ? Est-il, dans l'univers, une seule espèce d'êtres qui, comme espèce, n'ait la plénitude de ses perfections natives ? L'idée spécifique nous donne donc seule la véritable notion des choses, et partant, l'art ne saurait être vrai, ni même naturel, s'il n'exprime la nature dégagée des défauts qui la défigurent, c'est-à-dire, s'il n'exprime le beau idéal. Mais quittons, au plus vite, cette région abstraite, et renvoyons les réalistes aux premières notions de la philosophie.

Qu'on ne vienne donc plus nous corner aux oreilles que l'art doit être vrai et naturel. Cela veut dire : il faut que l'art soit bas, dégradé, abject ; il faut qu'il descende dans toutes les fanges, qu'il offre la peinture de toutes les ignominies. Cela veut dire que toutes les trivialités, que toutes les grossièretés que la nature peut offrir, doivent être étalées devant le spectateur. Car le réalisme, frère puîné du romantisme, non seulement fausse l'art, il l'avilit, le dégrade, le détruit.

Ecoutez son programme :

Et je dis : pas de mot où l'idée au vol pur  
 Ne puisse se poser toute humide d'azur.  
 Discours affreux !—Syllepse, hypallage, litote,  
 Frémirent ; je montai sur la borne Aristote  
 Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.....  
 Je bondis hors du cercle, et brisai le compas.  
 Je nommai le cochon par son nom : pourquoi pas ?.....  
 J'ôtai du cou du chien stupéfait, son collier

(1) Horace n'est pas le seul païen qui ait reconnu que le beau, le vrai, la vertu même, doivent se trouver dans un juste milieu. Socrate répétait souvent à ses disciples : "*Ne quid nimis.*" Le grand orateur romain condamnait l'excès en quelque lieu qu'il fût : "*Omnibus in rebus videndum est quatenus.*" Salomon, le plus sage des hommes, disait : "*Noli nimius esse ne forte offendas.*" (Eccl., xxxi, 10.) "*Prudentiæ tuæ pone modum.*" (Prov., xxiii, 3.) Et saint Paul n'enseigne-t-il pas qu'il faut mettre des bornes à la sagesse même ? Pourquoi le véritable idéal ne serait-il pas entre les extrêmes ?

D'épithètes.....  
 Je fis fraterniser la vache et la génisse.....  
 Et sur l'Académie, aïeule et douairière,  
 Cachant sous ses jupons les tropes effarés,  
 Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,  
 Je fis souffler un vent révolutionnaire,  
 Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.

Il y a, nous l'avouons, beaucoup d'esprit dans cette boutade de V. Hugo ; mais c'est un esprit révolutionnaire. Il est absurde de vouloir, d'un trait de plume, rayer les convenances établies sur des coutumes universelles. L'usage est l'arbitre suprême du langage. On a beau enlever au chien " son collier d'épithètes," " faire fraterniser la vache et la génisse," " nommer le cochon par son nom," et déclarer toute la basse-cour " libre et majeure," jamais le cochon, avec les titres d'anoblissement que lui a conférés le réalisme, ne sera reçu dans une compagnie qui se respecte. L'étiquette du langage repose sur la nature des choses, et ne saurait s'écrouler sous le vent du caprice.

Cependant, ce nivellement des mots a eu les plus regrettables conséquences. Tous les termes grossiers, tous les argots ont été inoculés à la poésie de la nouvelle école. Le Pinde a été inondé de noms propres et de termes scientifiques. Qu'on lise l'*Ane*, par exemple. Toutes les hontes ont été nommées par leur nom. La peinture réaliste se permet les détails les plus burlesques et les plus risqués. " Le poète a droit d'oser, de hasarder, de créer, d'inventer son style et de mener les grammaires en laisse" (1).

Il osera être ridicule, et fera dire à Dieu :

Je suis celui qui sème au hasard et sans nombre  
 Et qui, lorsqu'il lui plaît, donne des millions  
 D'astres au firmament et de poux aux lions.

Il a droit de hasarder, il hasardera le hideux et l'absurde. Ecoutez :

Nier est votre roue et croire votre essieu  
 Le grand ciel étoilé, c'est le crachat de Dieu

.....Dans des flots de désastres  
 L'hydre univers tordant son corps écaillé d'astres  
 Non aux basques de oui toujours se suspendit  
 Toujours l'idée aura pour nombril le défaut.

Nous pourrions citer mille excentricités de ce genre. V. Hugo, grâce " à la rare absence de goût dont il était favorisé " (2), a mené en laisse les grammaires et le bon sens. Il a voulu substituer le laid au beau.

(1) V. Hugo.

(2) Louis Veuillot.

“ Dans la pensée des modernes, le grotesque a un rôle immense. Il est partout. D'une part, il crée l'horrible ; de l'autre, le comique et le bouffon ” (1).

Rien n'est plus vrai ; l'horrible, l'extravagant, le hideux, le difforme ont envahi tous les genres.

Le monstrueux a ses autels et ses adorateurs. Le crapaud, réhabilité par le réalisme, cesse d'être hideux. “ Il en était autrefois ainsi, ” mais le romantisme a changé tout cela et fait la littérature “ d'une méthode nouvelle. ” Avec quelle complaisance l'auteur de la *Légende des siècles*, nous décrit ce “ pauvre monstre aux doux yeux ! ” Cette peinture, fort admirée par les réalistes et citée par M. Démageot dans son recueil de modèles littéraires, est l'idéal du hideux et du dégoûtant. Voilà dans quelles ornières le réalisme a traîné les arts. Qu'on nous dispense de faire aucune citation, et passons vite. Cette manie de faire dans tous les arts une infusion de difforme, d'horrible, de laid, n'est-elle pas un prodigieux avilissement de l'art ? N'est-elle pas une affreuse dégradation de la nature humaine ? “ L'homme est un frêle roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. ” (2) Son front porte un reflet de l'intelligence divine. Dieu a placé sur sa tête des astres sans nombre, des espaces sans bornes ; mais le monde est moins grand que sa pensée. Il posséderait l'univers et son cœur resterait vide, parce que ses aspirations sont infinies. Tous les biens de la nature ensemble ne sauraient guérir cette nostalgie de l'infini qui le travaille. Il est né pour les plus grandes choses. Dieu l'a fait pour regarder en haut.

Os homini sublime dedit cœlumque tueri  
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus (3).

Dès que j'arrête ses regards sur la nature, et que je ne lui permets pas d'élever plus haut ses pensées, je l'abaisse, je l'avilis. Que serait-ce si je lui faisais contempler des horreurs ! La nature sensible n'est qu'un marchepied pour monter jusqu'aux choses invisibles. C'est l'échelle de Jacob : par elle, l'âme s'élève, de degré en degré, de la terre au ciel. Malheur à celui qui regarde en bas au lieu de regarder en haut ! Il déchoit, il se dégrade.

Et qui dira les conséquences désastreuses que cette passion du laid entraîne après elle ? Que devient le goût quand l'homme se

(1) V. HUGO, Préface de *Cromwell*.

(2) PASCAL, *Pensées*.

(3) Ovide.

familiarise avec le hideux, et s'habitue à aimer le difforme ? Que devient la morale, quand toutes les faiblesses, toutes les ignominies du crime sont étalées au grand jour, encadrées dans de charmantes images ? Le sens moral dépravé exige bientôt de nouvelles dépravations. Il faut à la corruption des aliments corrompus. Il faut " réveiller les sensations éteintes " par une dose plus forte d'images et de tableaux malsains. Il faut que le théâtre cesse d'appartenir à la littérature pour être goûté du parterre. Qui peut dire ce qu'il y a de corruption et de fange dans des drames comme : *l'Assommoir*, *Sibylle*, *l'Homme-femme*, *la Question du divorce*, *Divorçons*, *le Fils naturel*, *Monsieur Alphonse*, *le Chat-noir*, *l'Ami des femmes*, *le Demi-monde* et tant d'autres qui traînent dans la boue les choses les plus saintes !



Voilà ce que devient l'art quand il descend des hauteurs lumineuses de l'idéal, pour peindre les réalités et les turpitudes de la nature.

Mais ce n'est pas tout : le réalisme anéantit les arts.

Il est incontestable que les œuvres d'art produisent sur l'homme une impression plus profonde que la réalité. Un exemple fera comprendre ma pensée.

Je suis en face d'un tableau bien connu, *le Passage du gué*, par Claude Lorraine. Devant moi se déroule une campagne ver-

doyante où serpente une rivière. Le soleil, caché derrière des nuages, empourpre l'horizon de ses derniers feux. La mer, resplendissante et calme, ouvre au regard, dans le lointain, des perspectives sans limites. Au bas du tableau, trois personnes sont assises sous un massif d'ormes. Plus loin, des bergers regardent défilier un troupeau de bœufs qui traversent la rivière. A l'horizon, les ruines d'un vieux château se détachent sur l'azur du ciel, et font un pittoresque contraste avec cette scène gracieuse et douce.

A la vue de ce tableau, j'éprouve une douce et paisible émotion. Pourquoi suis-je plus impressionné, plus charmé par cette campagne imaginaire, que par les plus beaux paysages de la nature ? J'ai vu la mer, les campagnes délicieuses de la verte Erin, la verdure veloutée de l'Angleterre ; j'ai cent fois contemplé les beautés de la nature au déclin du jour et je n'ai jamais éprouvé ce sentiment mystérieux d'admiration, cette émotion paisible, que *le Passage du gué* réveille dans mon âme.

C'est qu'ici, ce n'est pas la nature, mais l'âme du peintre qui parle à mon âme. Les arbres, le troupeau le berger, la mer, la rivière, les ruines, sont autant de signes qui symbolisent le sentiment de l'artiste. C'est qu'au delà de ces horizons matériels, les horizons de l'âme se découvrent plus lumineux et plus vastes. L'imitation de la nature a ouvert une percée sur le monde idéal.

Pourquoi êtes-vous ravi et ému, pourquoi versez-vous des larmes, pourquoi cet ineffable frisson d'admiration, lorsque vous entendez Polyeucte dire au gouverneur Félix :

Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;  
Vous n'en punissez pas qui n'ait son maître aux cieux.....

J'ai profané leur temple et brisé leurs autels  
Je le ferais encor si j'avais à le faire,  
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,  
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin, ma bonté cède à ma juste fureur :  
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie,

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !  
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Pourquoi suis-je ému, transporté d'admiration ? Est-ce le danger où se trouve le martyr qui me charme ? Non, sans doute, la vue du danger et de la mort produit naturellement une impression douloureuse. C'est l'héroïsme de Polyeucte qui me charme.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux (1).

Il a besoin d'infini, il est né pour l'infini. La sublimité de ce martyr réveille dans l'âme du spectateur le souvenir de sa grandeur morale. Cette volonté sereine, imperturbable en face de la mort, dévoile au regard une force supérieure à la nature physique, une puissance illimitée, un reflet d'infini qui étonne et transporte. Mettez Polyeucte sur le lit de Procuste du réalisme ; rapetissez-le jusqu'à la réalité, prêtez-lui une grandeur commue, et le charme disparaît. C'est donc l'idéal et le symbolisme qui font le charme des arts. Rejetez l'idéal : vous ravalez l'art au-dessous de la nature à laquelle vous prétendez l'égaliser.

Car, le peintre pourra-t-il jamais communiquer à sa toile l'éclat du soleil, les nuances si variées des fleurs, de la verdure, les teintes roses et pourpres de l'aurore ? Et la vie, cette beauté indéfinissable, insaisissable, ce je ne sais quoi qui illumine le front de l'homme, qui brille dans ses regards, qui rayonne sur toute sa figure, pourra-t-il jamais l'exprimer par des couleurs grossières ? Pourra-t-il jamais le représenter comme la photographie ?

Et que devient la statuaire ? Ah ! sculpteurs, si les principes réalistes prévalent un jour dans le monde, brisez vos ciseaux : votre art est détruit. La cire imite mieux que le marbre la morbidesse des chairs, les nuances du teint, les ondulations des cheveux, la nature, en un mot. Les galeries de madame Tussaud sont plus admirables que les chefs-d'œuvre de Phidias et de Praxitèle.

Ainsi, l'art sapé dans son fondement par le principe réaliste, ne tarde pas à s'écrouler.

Concluons donc qu'en fait d'idéal comme en fait de règles, il y a un milieu à suivre. En deçà de l'idéal, l'artiste rencontre les grossièretés du réalisme, au delà l'abstraction, l'outré, la sècheresse. C'est entre ces deux abîmes qu'il doit passer pour arriver au beau. *Medio tutissimus ibis* (2).

T. L.

(A suivre.)

(1) Lamartine.

(2) Ovide.

## DANIEL GREYSOLON DULUTH

---

(Suite.) (1)

L'intendant Duchesneau explique qu'il y a deux classes de coureurs de bois : les uns vont aux Assiniboines, aux Sioux, aux Illinois, aux Miamis, ce qui comprend les Etats actuels du Dacotah, du Minnesota, les Illinois et le Michigan ; les autres ne se rendaient qu'au Long-Saut et à la Petite-Nation sur l'Ottawa, et même quelques-uns allaient jusqu'à Michillimakinac, à l'entrée du lac Michigan, pour y rencontrer soit des Sauvages, soit des Français, avec lesquels ils échangeaient des articles de fabrique européenne contre des pelleteries.

L'année 1682 est celle où La Salle descendit le fleuve Mississippi jusqu'au golfe du Mexique et où Nicolas Perrot se rendit chez les Sioux. Les découvertes étaient à l'ordre du jour ; tout l'ouest se laissait entraîner par nos explorateurs, car les Poutéouatamis, les Outaouais, les Illinois, les Miamis, les Sioux et les Assiniboines se jetaient dans leurs bras et les recevaient comme des frères. L'attrait qui en résultait pour nos gens s'explique facilement, aussi la question des coureurs de bois n'était pas un badinage ! Les ordonnances défendaient d'aller à la traite des pelleteries dans les campements de Sauvages et dans la profondeur des bois, sous peine de la prison, de l'amende, du fouet, de la marque au fer rouge et même de la mort sur l'échafaud. En accusant Duluth de se livrer à ce commerce, l'intendant et ses amis mettaient le visiteur du pays des Sioux dans une position dangereuse et pour le moins délicate. Je pense qu'il fut sauvé par Frontenac qui n'était pas son ennemi, quoique ce dernier fût très lié avec La Salle qui n'aimait pas Duluth. Chose curieuse, on accusa Frontenac d'avoir eu part dans les projets de La Salle et aussi dans ceux de Duluth ; or Duluth, au moment dont nous parlons, dépensait son argent sans en rien retirer ; il le dit clairement dans sa lettre au ministre : il voulait, d'abord gagner les Sioux par des présents, afin de trafiquer avec eux plus tard. En revenant de l'ouest, il trouva tout un parti formé contre lui. Cavalier de La Salle s'était plaint de la présence de Duluth chez les Sioux, disant que si le trafic était attiré vers le fond du lac Supérieur on ne pourrait pas l'amener aux postes des Illinois. Duchesneau appelait Duluth un coureur de bois, donnant

(1) Voy. REVUE CANADIENNE, août 1893.

à entendre que l'édit royal de 1676 contre les gens de cette classe devait lui être appliqué. On a vu que Duluth fait allusion à ces cabales dans sa lettre de 1685 citée plus haut. Il avait un rival sérieux dans la personne de La Salle. L'expression : " coureur de bois " que les adversaires de Duluth employaient pour amoindrir ses actes, n'est qu'une méchanceté dont les écrivains se sont rendus complices, faute d'avoir étudié la carrière de celui qui en fait l'objet, mais les historiens de la Nouvelle-France sont tous d'accord pour parler avec éloge de cet homme valeureux. La Salle lui-même, lorsqu'il le combat, dans une lettre datée du fort Frontenac, le 22 août 1682, le traite avec égard.

M. de la Barre remplaça M. de Frontenac, l'été de 1682, en même temps, à peu près, où M. de Meulles succéda dans l'intendance, à M. Duchesneau. Colbert, le grand ministre, mourut en 1683, et son fils le marquis de Seignelay prit le portefeuille de la marine et des colonies. La Salle arrivait alors en France pour préparer la découverte du Mississipi par le golfe du Mexique.

Frontenac et Duluth durent se retrouver en France l'année 1682, car je pense que Duluth retourna à Paris, voyant qu'un nouveau gouverneur arrivait en Canada et que les affaires de La Salle s'embrouillaient. On ne pourrait pas dire que Frontenac s'entendit alors avec Duluth pour partager la traite des Sioux, puisque Frontenac fut écarté complètement du Canada, sans espoir visible d'y retourner. S'il a existé entre eux un pacte quelconque je le placerais de 1691 à 1697, ce que nous verrons plus tard.

En 1682 et 1683 je perds la trace de Daniel Greysolon Duluth, mais je rencontre pour la première fois, en 1683, son frère Greysolon de la Tourette, à moins que ce ne soit encore Daniel, car les textes ne sont pas clairs. En tous cas je trouve un Duluth à Michillimakinac, en 1683, porteur d'instructions pour inviter les Sauvages du nord du lac Supérieur à cesser leur trafic avec les Anglais de la baie d'Hudson.

Greysolon de la Tourette établit, en 1684, un poste de traite qu'il appela la Tourette, au nord du lac Nipigon. Sur la carte de 1688 et sur celle de 1700, ce fort est indiqué. Les Français le conservèrent longtemps, même après le traité d'Utrecht (1713) quoiqu'il fût situé de beaucoup au nord de la hauteur des terres et seulement à cent mille ou trente lieues du fort anglais d'Albany.

En 1684, Daniel Duluth était à Michillimakinac avec trente Français et y exerçait une autorité souveraine. Il y fit passer par les armes deux Sauvages qui avaient assassiné et pillé un Français. M. de Catalogne s'exprime avec énergie sur ce sujet : " Lorsque toutes

les nations furent assemblées, au nombre d'environ huit cent hommes, monsieur Duluth fit prendre les armes à ses gens et fit arrêter les deux meurtriers, qu'il fit attacher. Les chefs s'assemblèrent pour savoir de quoi il était question. Après leur avoir dit le sujet, ils apportèrent nombre de paquets de castor pour les rançonner (acheter leur pardon). M. Duluth leur dit que, comme ils avaient tué un Français, il fallait que tous les deux fussent faits mourir. Ils représentèrent que, puisqu'ils n'avaient tué qu'un Français, il ne fallait faire mourir qu'un Sauvage, mais toutes les représentations furent inutiles. On tint conseil de guerre, qui les condamna d'avoir la tête cassée, ce qui fut exécuté, en la présence de toutes ces nations, qui n'osèrent faire aucun mouvement."

Duluth, cette année 1684, est qualifié de lieutenant dans les troupes du Canada et commandant à la baie Verte. C'est là qu'il rassembla les Sauvages, pour les conduire en guerre à Niagara bientôt après.

Le champ des découvertes vers l'ouest s'était étendu considérablement. Il n'est pas hors de propos de citer ici un fragment du sermon prêché le 6 janvier 1685, devant la cour, par Fénelon, et dans lequel se lit la phrase célèbre : l'homme s'agite, mais Dieu le mène. " Que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses s'ouvrent tout-à-coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique, parmi tant d'orage, ne cesse pas d'y porter des fruits." Au moment où le grand évêque prononçait ces paroles mémorables, Cavalier de La Salle entra avec ses navires dans le golfe du Mexique, à la recherche des bouches du Mississipi.

De 1680 à 1715, les Français et les Canadiens furent nombreux sur les lacs ; c'était le beau temps des coureurs de bois. Qui nous dira jamais les scènes qui s'y déroulèrent et le singulier spectacle que devaient présenter ces rencontres des races de l'Europe avec les peuples du centre de l'Amérique ! Nicolas Perrot et La Hontan nous en fournissent une idée. Guerre des Iroquois, crises du commerce des fourures, diplomatie des Anglais et des Français, propagande religieuse, passion des découvertes, conflits qui surgissaient entre les peuplades sauvages—tout cela mettait en jeu l'habileté des hommes intrépides, la plupart oubliés aujourd'hui, dont l'histoire et la poésie pourraient faire revivre les hauts faits, à l'instar des

personnages légendaires que l'imagination des écrivains du vieux monde a tant de fois célébrés.

M. de Denonville, nommé gouverneur général, et Mgr de Saint-Valier, venant remplacer Mgr de Laval, arrivèrent à Québec le 30 juillet 1685. M. de la Barre ayant installé son successeur, partit aussitôt pour la France. M. de Meulles attendit l'arrivée de M. de Champigny, ce qui n'eut lieu qu'au mois de juillet 1686 ; après quoi, il retourna en France.

L'année 1685, Duluth était en France où il écrivit la narration de son voyage de 1678 à 1681. En 1686, étant de retour à Michillimakinac, il reçut de Québec l'ordre d'établir un poste au Détroit. Ce fort appelé Saint-Joseph et aussi Duluth, ne fut qu'un lieu de rendez-vous pour les traiteurs, afin d'empêcher les Anglais de pénétrer dans le pays. Il n'a jamais porté le nom de Pontchartrain—c'est le fort de Lamothe-Cadillac, en 1701, qui s'appela ainsi.

Les Anglais de la Pennsylvanie se rendaient dans l'ouest par la rivière Ohio ; les Iroquois du côté est du lac Erié pareillement. Les Suédois de New-Jersey et les Hollandais d'Albany fréquentaient la passe du Détroit et pénétraient jusqu'au lac Huron, interprétant ainsi en leur faveur le traité conclu entre les deux couronnes—mais ce traité est clair et précis : il leur défend de trafiquer dans cette partie de l'Amérique.

Dans son mémoire sur les événements de cette époque, M. de Catalogne dit que peu de jours après l'arrivée de M. de Denonville (1685) ce gouverneur reçut des lettres de Michillimakinac ; " entre autres, M. de la Durantaye lui mandait que trois Français avaient eu la curiosité de connaître les routes de la baie d'Hudson, où ils furent rendre visite aux Anglais qui y faisaient le commerce. Les Anglais les reçurent gracieusement pendant quelques jours. Ayant pris congé d'eux, ils se retiraient le long de la mer. Le troisième jour, comme ils se reposaient, ayant laissé leur canot échoué, ne se doutant point de la marée, lorsque le canot fut en flotte un petit vent de terre le poussa au large sans qu'ils s'en aperçussent. Ainsi, ils se trouvèrent dégradés, ce qui les détermina à retourner par terre chez les Anglais. Il y avait des Anglais sur leur route qui chassaient. Lorsqu'ils aperçurent ces trois Français, ils en furent donner avis au commandant, qui les soupçonna de mauvais dessein et les fit arrêter, desquels il en envoya deux à l'île Charleston, à dix lieues au large, et garda le sieur Péré au fort". Les deux, retenus dans l'île, s'échappèrent et, parvenus à Michillimakinac, firent leur rapport à la Durantaye qui en informa le gouverneur général comme il vient d'être dit. A la suite de cette aventure eut lieu

l'expédition du chevalier de Troyes contre la baie d'Hudson (1686) dont formaient partie M. de Catalogne, d'Iberville avec deux de ses frères et Robutel de Lanoue. Le sieur Péré dit Moreau-Lataupine, envoyé en Angleterre, revint au Canada (1686); au mois de juin 1687, c'est lui qui enleva les Iroquois de Cataracoui dont on fit des forçats sur les galères de Marseille; en septembre, même année, M. de Denonville le délégua vers le gouverneur Dongan, à Albany, Etat de New-York. Il y avait alors plus de vingt ans qu'il parcourait la Nouvelle-France en tous sens, pour la découverte des mines et le développement de la traite.

M. de Denonville, gouverneur général, voulait abattre les Tsonnontouans et les Goyogouins, les deux tribus iroquoises les plus rapprochées du fond du lac Erié. En même temps il prenait des mesures pour empêcher les Anglais et autres Européens de trafiquer sur les lacs Huron et Michigan, où il parvenait d'ordinaire par le Détroit et aussi par Toronto. La série de lacs et de rivières qui va des environs de la ville actuelle de Toronto jusqu'à la baie Georgienne s'appelait le passage de Toronto ou Taronto. Ce dernier nom était alors celui du lac Simcoe. En 1686, M. de Donneville ordonna à La Durantaye, qui commandait à Michillimakimac, de fortifier le passage de Toronto, et à Duluth d'en faire autant au Détroit. Duluth se rendit sur les lieux avec cinquante bons hommes, bien armés, ayant des munitions de guerre, des provisions de bouche, &c., pour tous leurs besoins durant l'hiver de 1686-87. La Durantaye rassembla du monde et se mit en route, mais, durant l'hiver, on lui donna ordre d'abandonner le projet et de se joindre à Duluth au Détroit. Il s'écoula de longues années avant que le fort de Toronto ne fut construit.

M. le marquis de Donneville fit ses préparatifs de guerre en secret, l'hiver de 1686-87. Duluth, Tonty, La Durantaye, Nicolas Perrot et les commerçants les mieux vus des Sauvages, furent invités à entraîner les Miamis, les Illinois, les Outaouais et le Poutéouatamis dans l'alliance française. Duluth au Détroit gagna les Miamis, Tonty au fort Saint-Louis (*Starved Rock*) eut les Illinois, La Durantaye à Michillimakimac, les Outaouais, Perrot à la baie Verte, les Poutéouatamis. Tout réussit au gré des désirs du gouverneur. La campagne de 1687 humilia grandement les Iroquois, sans compter que soixante Anglais furent pris, soit dans les environs de Michillimakinac, soit sur le lac Erié, alors qu'ils allaient en traite au lac Michigan.

Tandis que ces événements se passaient à l'est du lac Erié, le frère de Duluth, arrivait à Montréal, venant du lac Nipigon. Ce

voyage devait avoir un autre but que la guerre; personne ne songeait à faire venir les Sauvages du Nord pour combattre les Iroquois. La Tourette s'est uniquement identifié avec le poste du lac Nipigon; je ne crois pas que l'on trouve sa trace ailleurs, si ce n'est en passant. Le 25 avril 1687, M. de Denonville écrivait que le frère de Duluth était revenu récemment du lac des Allenemipignons (Nipigon) ou Sainte-Anne, et qu'il y avait rencontré quinze cents Sauvages réunis pour la traite. Comme il n'était pas pourvu de marchandises en assez grande quantité pour satisfaire tant de chasseurs, ces pauvres gens regrettèrent peut-être d'avoir suivi les conseils des Français en s'écartant des postes anglais de la rivière Bourbon. Ils faisaient un sombre tableau des difficultés de la route, le long de laquelle ils avaient failli mourir de faim. Au delà de leur pays, disaient-ils, il existait une multitude de peuples sans rapports avec les blancs.

Rien n'est plus propre que les cartes du temps à nous éclairer sur la marche des connaissances géographiques. Franquelin en a tracé une (1688) dont les renseignements sont précieux. Au lac Buade, situé au nord-ouest du fond du lac Supérieur, elle indique la source de la branche principale du Mississipi, puis une autre rivière (rivière Rouge du Nord, qui traverse le Manitoba) qui se jette dans un lac dit des Assineboels; de ce dernier lac sort un autre cours d'eau qui tombe dans la baie d'Hudson. Un coup d'œil sur nos cartes modernes montre que tout ceci est exact, sauf que le lac des Assiniboels est le même que le lac Winnipeg. Au nord du lac Nipigon se trouve le fort Latourette. La carte de Louis Jolliet, même année, trace aussi la rivière qui va du lac des Assiniboels à la baie d'Hudson.

Plusieurs cartes, dressées de 1690 à 1715, indiquent le lac des Bois, le lac Winnipeg, les rivières Rouge (1) et Nelson, mais les noms manquent, ce qui fait voir que ceux-ci ne furent imposés ou connus que plus tard. Les cartes de Guillaume Delisle (1700-1710) montrent le poste dit des Trois-Rivières et, un peu plus au sud, une rivière appelée des Assiniboils, qui doit être la Kaministiquia; encore plus au sud-ouest se voit la rivière marquée: des Groselières, laquelle tenait vraisemblablement son nom de Médard Chouart, sieur des Groselliers: on la nomme à présent rivière au Pigeon et rivière de l'Arc; c'est là que se faisait le Grand-Port-

(1) Une carte de 1700 appelle la rivière Rouge "Rivière de la Sablonnière."—Harrisse, *Cartographie*, 215.

tage (1) pour atteindre le lac la Pluie, lorsque l'on voulait éviter les rapides de la Kaministiquia. D'après les mêmes cartes, le lac Almepigon est entouré de cabanes, nord, est et sud ; le lac des Assénipouls communique, par la rivière de Bourbon, avec la baie d'Hudson, ce qui est correct puisque ce lac est celui de Winnipeg ; du poste des Trois-Rivières jusqu'au lac, il n'y a pas de chemin de tracé, comme on en voit ailleurs sur les mêmes cartes. A l'ouest du lac est le pays non visité ; il y a l'indication d'un bout de rivière " dont le commencement et la fin ne sont pas connus " ; ce doit être la rivière Rouge, peut-être la rivière des Assiniboines qui, on le sait, tombe dans la Rouge vis-à-vis Saint-Boniface.

Le fort Saint-Joseph du Détroit paraît avoir été abandonné dès 1688 ou 1689, parce que l'on ne craignait plus les Iroquois de ce côté. Son emplacement est près du fort Gratiot aujourd'hui, dans le voisinage du Port Huron.

Mais les Iroquois ravageaient le Bas-Canada ! Leurs bandes semaient la terreur dans les campagnes. Des détachements de troupes royales et de milices allaient en patrouilles dans toutes les directions pour couper le chemin à ces dangereux maraudeurs. Il faut croire que Duluth, après avoir quitté le Détroit servait à Montréal, car M. de Belmont, qui tenait une espèce de registre des événements de l'époque écrit : " Le 16 octobre 1689, MM. Du Luth et Mantet donnèrent le plus beau combat qui se soit donné de cette guerre. Vingt-sept Tsonnontouans contre environ autant de Français s'étant découverts et rencontrés dans le lac des Deux-Montagnes, M. Du Luth fit mettre ses canots à la queue l'un de l'autre et eut l'adresse de mettre le soleil aux yeux des Iroquois, et commanda à ses gens d'essayer le feu ennemi. Ils ne blessèrent personne. Alors M. Du Luth commande de prendre chacun le sien, se mettant en travers et en flanc, ce qui s'exécuta si heureusement que tous tombèrent dans le lac blessés, hors deux, dont un fut brûlé sur le champ par les Algonquins, l'autre à la montagne de Montréal par ordre de M. Denonville."

Le 5 août précédent avait eu lieu le massacre de Lachine, suivi le lendemain d'une défaite sanglante des troupes françaises près du même lieu. Durant les deux mois qui s'écoulèrent jusqu'au 16 octobre, les Iroquois ne rencontrèrent plus de résistance. Duluth fut le premier qui les força à reculer, comme on vient de le voir.

(1) La *Bibliothèque canadienne* de M. Bihaud (1826, p. 37) raconte le fait suivant : " M. P. de Rocheblave, parti du Grand-Portage, sur le lac Supérieur, le 14 août 1820, dans un canot d'écorce, arriva à Montréal le 24 du même mois. Si cette route est, en raison des détours, de six cents lieues, la marche du canot a été de soixante lieues par jour." Hennepin n'eût pas fait mieux !

M. l'abbé Ferland a analysé une lettre de M. de Frontenac écrite à ce sujet et il en tire ce qui suit : “ Vingt-huit coureurs de bois canadiens étaient conduits par les sieurs Duluth et Le Gardeur de Mantet. Envoyés à la découverte dans le lac des Deux-Montagnes, ces braves découvrirent quelques canots portant un nombre à peu près égal de Tsonnontouans, qu'ils attaquèrent avec tant de vigueur que dix-huit de ces barbares furent tués, et les autres faits prisonniers.”

Frontenac devait être bien renseigné car, arrivé de France à Québec, le 15 octobre en qualité de gouverneur général, il a dû recevoir des rapports directs et circonstanciés du combat du lendemain,

Le lieutenant Gédéon de Catalogne, qui était alors à Montréal, raconte l'affaire à son tour : “ M. de Callières, gouverneur de Montréal, envoya un parti au lac des Deux-Montagnes commandé par M. Duluth et comme il n'y avait ordinairement que deux ou trois hommes pour exploiter chaque canot de voyageurs, il voulut tromper l'ennemi sous ce rapport. En partant du bout de l'île de Montréal avec trois canots de dix hommes chacun il en fit couler huit dans chaque, ne faisant paraître que deux hommes par canot pour nager. Lorsqu'il eut traversé le lac, qu'il fut dans le détroit de la rivière, il vit venir à lui quatre canots ennemis, de sept à huit hommes chacun, pour les engager (combattre), au large. Duluth fit semblant de fuir. Comme il n'y avait que deux hommes qui nageaient et les ennemis étaient nombreux, ils les eurent bientôt joints. Lorsqu'ils furent à portée de pistolet, tous les Français se levèrent. L'ennemi fit sa décharge sans tuer personne et se mit à fuir, mais nos Français les eurent bientôt rejoints et culbutés dans l'eau. Ceux qui ne furent pas tués furent faits prisonniers. Un de leurs canots, qui ne s'était pas assez approché, gagna terre et les hommes se sauvèrent. Les prisonniers furent amenés à Montréal, où toute la population et les Sauvages domiciliés demandèrent, par droit de représailles, qu'ils fussent brûlés; ainsi, ils furent attachés au poteau et brûlés les uns après les autres. Cet exemple fit changer la conduite des ennemis, puisque par la suite, quoiqu'ils prisent des Français prisonniers, ils n'en faisaient plus brûler.”

Dans le *Vieux Montréal* publié par M. H. Beaugrand il y a un plan de Montréal sous la date de 1687-1723, accompagné d'une note de M. P.-L. Morin qui attribue à Duluth “ ingénieur du roi ” les fortifications de cette ville “ par les ordres de M. de Callières.” Ceci dut avoir lieu en 1690, au moment où l'on craignait les approches des troupes anglaises dans cette partie du pays. Les travaux en question expliquent peut-être l'absence du nom de Duluth, l'année 1690, dans les expéditions militaires

L'année 1690 fut d'abord marquée par trois expéditions contre les colonies anglaises. Le nom de Duluth ne se rencontre dans aucune liste concernant ces entreprises, lesquelles eurent lieu en février et mars.

Le second événement fut le retour du capitaine de la Durantaye, qui commandait à Michillimakinac, remplacé par M. Laporte de Louvigny; à cet effet, un convoi partit de Montréal, et remonta la rivière Ottawa, l'été de 1690, ayant une escorte commandée par le capitaine d'Hosta et le lieutenant la Gemberaye. Pas de trace de Duluth.

A l'automne, la flotte anglaise attaqua Québec. Les milices de Montréal allèrent au secours de la capitale. Nulle part, je ne vois mentionner Duluth. S'il alla dans l'Ouest cette année, ce ne fut qu'un voyage d'aller et retour, car il était à Montréal en 1691. Son grade, à cette date, était celui de capitaine réformé, c'est-à-dire n'ayant plus de compagnie.

Je cherche à établir le fait que Duluth, après l'année 1688, n'est pas retourné vers l'ouest. Nulle part je ne le vois figurer dans ces régions, tandis qu'il se retrouve à Montréal en 1689 et 1691, au fort Frontenac, en 1695 et 1696. Alors, il a donc été juste dix ans dans l'Ouest, comme il le déclare par la pièce suivante écrite vers l'année 1700: " Je certifie que, pendant dix ans que j'ai passés aux Outaouais, chez les Nadouessioux, au fort Saint-Joseph et au Détroit, je n'ai jamais vu traiter l'eau-de-vie qu'il ne soit arrivé de grands désordres, jusqu'à voir le père tuer le fils et le fils jeter sa mère dans le feu. Moralement parlant, il est impossible de traiter l'eau-de-vie dans les bois sans s'exposer à tomber dans ces malheurs."

Le fort Frontenac où Duluth commandait en 1695 et 1696 est aujourd'hui la ville de Kingston. C'est de ce lieu qu'il signe un autre certificat attestant qu'il a été guéri de la goutte par l'invocation de Catherine Tegahkouita, après vingt-trois ans de souffrance. En comparant les dates je vois que cette affliction remonte au moins à 1673 et je m'étonne qu'un goutteux ait eu le courage de mener la vie des bois et de la guerre avec tant d'ardeur, car Duluth n'était pas un homme ordinaire, malgré la maladie chronique dont il souffrait.

Au registre de la paroisse de Montréal, le 8 octobre 1696, on lit l'acte de mariage de Bernard Cantera dit Deslauriers " soldats de M. du Luth." En 1697, on trouve le nom de Jean Sargnat " soldat de M. Dulud." Au même endroit, en 1703, François Brenezi dit Larivière, figure comme " soldat de M. Dulhud." Ces trois faits,

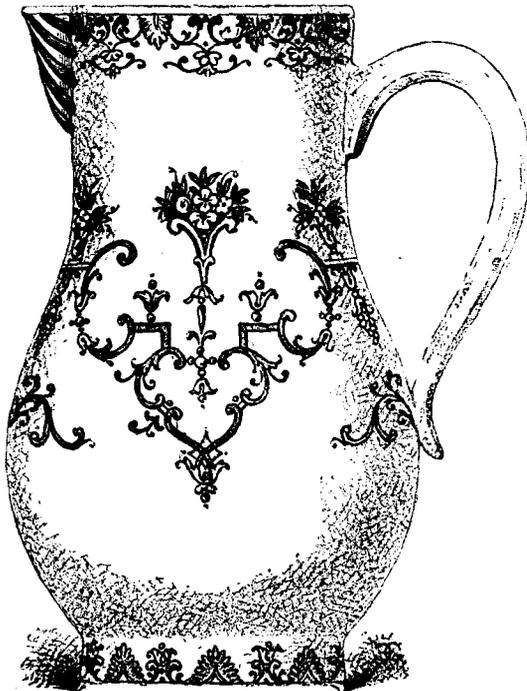
ainsi que le suivant, montrent que Duluth était de nouveau à la tête d'une compagnie des troupes en garnison dans le pays.

Un document du 7 juin 1700, cité par M. Désiré Girouard dans ses études sur Lachine, porte la signature de "Dulhut," commandant au fort Rolland. Le 3 février précédent, il y avait eu un autre officier en charge du même fort.

D'après une dépêche de Vaudreuil à Pontchartrain, le décès de Duluth paraît avoir eu lieu en 1710.

Si les renseignements que j'ai recueillis concernant les hommes qui ont joué un rôle dans l'Ouest au dix-septième siècle pouvaient être imprimés en volume, nous mettrions une belle page de notre histoire sous les yeux du public. Cette espérance m'anime plus que jamais.

BENJAMIN SULTE.



VASE EN PORCELAINE TENDRE DE SÈVRES.

## CHRONIQUE DU MOIS

---

Le gouvernement siamois a accepté, le 3 août, toutes les conditions de l'*ultimatum* français. Cette prudente conduite écarte donc, pour le moment du moins, toute menace de guerre, et c'est une excellente chose pour la France qui n'a pas besoin d'éparpiller ses forces et son or dans l'extrême Orient, quand elle est entourée d'ennemis implacables qui n'attendent que le moment opportun pour l'attaquer de tous les côtés à la fois. Au nombre de ces ennemis, faut-il placer l'Angleterre ? Le sentiment français, unanime sur ce point, est affirmatif.

Dans toutes les difficultés que la France éprouve à l'étranger, que ce soit dans l'Afrique centrale ou au Tonkin, il est facile de reconnaître l'action de l'Angleterre. Son attitude en Egypte, les ténébreux agissements de ses agents dans l'Ouganda, au Congo et ailleurs, le mauvais vouloir dont le Foreign-Office a fait preuve, depuis de longues années, dans les démêlés de la France avec les pouvoirs officiels de Terre-neuve, ont depuis longtemps, éclairé l'opinion en France et l'on y était humilié, écœuré de l'attitude craintive et soumise des pouvoirs républicains, en face de la morgue britannique. Ainsi s'est-on ému dès que l'Angleterre a voulu intervenir dans les démêlés franco-siamois. Cette fois, on ne voulait plus de lâches concessions, et la poussée de l'opinion était telle que M. Develle a dû s'exécuter et parler haut et ferme à l'ambassadeur anglais. Peu habituée à cette fermeté soudaine, l'Angleterre a été surprise et le Siam, qu'elle encourageait, comptant sur des compromissions diplomatiques, l'a été bien plus encore. Avec ses espérances dans l'intervention efficace de l'Angleterre se sont évanouies ses velléités de résistance. Cette victoire morale remportée sur l'arrogante Albion est autrement précieuse que les avantages matériels et les accroissements territoriaux que le traité franco-siamois va procurer à la France, car elle comporte cette leçon, qu'on ne devra pas oublier, que l'Angleterre n'est insolente qu'envers les faibles ou les pusillanimes. Malheureusement, cette conduite ferme et digne qui a si bien réussi n'est pas dans la nature des gouvernants actuels de la république, et M. Develle, qui avait partie gagnée, n'a pu empêcher le naturel de rentrer chez lui au galop. Il a reconnu à l'Angleterre des droits qui n'étaient nullement en question et

lord Dufferin a su lui faire signer une reconnaissance, sinon explicite, du moins virtuelle des accaparements anglais en Birmanie, accaparements dirigés contre la France et ses possessions asiatiques : encore une reculade ! Sans doute, pour n'en pas perdre l'habitude.

John Bull est furieux. A Londres, on a fait quelques démonstrations anti-françaises et l'on a crié : Vive l'Allemagne ! C'était tout au moins inutile, car les moins perspicaces d'entre les Français doivent savoir à quoi s'en tenir sur les sympathies et les antipathies anglaises. Mais, à notre époque surtout, le sentiment joue un rôle très effacé dans les rapports internationaux. Pour être respectée, une grande nation doit être forte et ferme. L'Angleterre n'ignore pas que la France a restauré son armée et sa marine et elle ne se soucie pas de se mesurer avec sa redoutable voisine. L'accident du *Victoria* a démontré la facilité avec laquelle on peut couler les plus puis-ants cuirassés et les déclarations faites récemment par le capitaine lord Charles Beresford devant la chambre de commerce cause bien quelques appréhensions sur les bords de la Tamise. Ces déclarations disent que les Français possèdent deux cent onze torpilleurs construits et en cours de construction, qui tous pourraient, à très bref délai, être prêts pour le service dans la Manche et dans la Méditerranée, tandis que les Anglais n'en ont que quatre-vingt-trois et que les onze stations de torpilleurs établies dans la Manche par les Français pourraient, en cas de guerre avec la France, mettre en grand danger la marine marchande britannique et affamer la Grande-Bretagne.

Devant une situation si peu rassurante, John Bull se souvient que *discretion is the best part of valor*, et en présence d'une attitude énergique, il rengain ses rodomontades,

\* \* \*

Si la situation semble se débrouiller en Orient, pour la France, du côté de Madagascar, elle ne paraît guère vouloir s'améliorer.

Les méthodistes anglais y continuent leur guerre sourde aux jésuites français auxquels ils ont voué une haine d'autant plus implacable que ces vaillants missionnaires rendent à la France des services plus précieux, 150,000 Malgaches convertis en même temps à la vraie foi et à l'amour de la France ; 17,500 enfants et jeunes gens s'initiant à la langue française dans les écoles des Frères, une belle cathédrale à Tananarive, trois cents églises et quatre cent quatorze

stations disséminées dans l'île, en voilà plus qu'il n'en faut pour exciter la jalousie et les haine des méthodistes anglais. Aussi ces sectaires protestants essaient-ils d'obtenir par la force brutale ce que la persuasion ne peut leur procurer. Par tous les moyens, ils essaient de soulever contre les missionnaires les Malgaches non encore convertis ; ils leur fournissent des armes et des munitions et dernièrement encore, on recevait l'alarmante nouvelle que le voilier danois *Roule* avait débarqué dans plusieurs ports du nord de l'île, environ deux cents tonneaux de poudre et plus de vingt-cinq caisses de fusils à tir rapide.

Ne serait-il pas temps que le gouvernement français sût prendre la défense de ses établissements et garder un protectorat que l'on veut évidemment lui arracher au profit de l'Angleterre ?

Placés entre la haine du jésuite qu'ils partagent avec les méthodistes anglais et le soin des intérêts français à Madagascar, les sectaires qui gouvernent aujourd'hui la France pour son malheur ne sacrifieront-ils pas ceux-ci à celle-là ?

Gambetta, placé dans une telle alternative, a eu jadis le courage de déclarer que la guerre au *cléricalisme* " n'était pas un article d'exportation." Ses tristes imitateurs dans la persécution contre les catholiques de France auront-ils du moins assez de patriotisme pour imiter sa réserve en ce qui concerne les missions françaises à l'étranger ? Il est malheureusement permis d'en douter.

\* \* \*

Cette guerre à la religion, dans notre ancienne mère patrie, revêt toutes les formes. Pendant qu'à Saint-Denis, un conseil municipal radical et sectaire fait de tous côtés et impunément la chasse aux crucifix et à tous les emblèmes religieux, un colonel, désireux sans doute de gagner les faveurs des francs-maçons au pouvoir, vient d'infliger une sévère punition à deux soldats coupables.....d'avoir servi la messe, étant en uniforme !

Il est bien permis aux soldats *en uniforme* de rendre à leurs officiers dont ils sont les *ordonnances*, les services les plus dégradants, les plus répugnants même ; mais c'est déshonorer l'uniforme de l'armée française que de servir le bon Dieu à l'autel ! Les soldats juifs ont toute latitude de vaquer aux exercices du culte israélite, *en uniforme*. Pour eux, pas de service le samedi ! Mais le soldat catholique ne peut aller entendre la sainte messe le dimanche. Ce jour-là est réservé pour les revues de détail, les théories ou les corvées qui retiennent les soldats à la caserne. C'est que, voyez-vous, la juiverie

est toute-puissante, en France, et que l'anticléricalisme y est bien noté ! Le Juif allemand, qui exerce dans les régions gouvernementales de la république française une si néfaste influence, sait fort bien ce qu'il fait. En éteignant la foi dans le cœur des soldats français, il espère bien préparer les déroutes de l'avenir.

\* \* \*

A l'approche des élections du 20 août, *la Vérité* de Paris se faisait l'interprète des angoisses catholiques. "Le scrutin, disait-elle, se présente pour nous dans de mauvaises conditions. La lutte n'est pas organisée ; la victoire serait un miracle. Nous serons battus. Et alors s'ouvre pour nous la perspective d'une nouvelle législature de quatre ans pendant laquelle les ennemis de l'Eglise auront de nouveau tout pouvoir de lui nuire." Ces pénibles appréhensions paraissent avoir été fondées. A l'heure où nous écrivons, il nous est impossible d'avoir encore des renseignements exacts et complets sur les élections françaises ; mais le télégraphe nous en transmet assez pour nous convaincre que la victoire est aux mains de ceux qui ont juré à la religion une guerre sans trêve et sans merci.

Plusieurs journaux de Paris publiaient, le 22, les résultats suivants qui seront sans doute modifiés en partie, mais qui indiquent suffisamment le caractère de l'élection :

Républicains, 312 ; socialistes radicaux et socialistes, 30 ; conservateurs ralliés à la république, 31 ; conservateurs, 56. Il devra y avoir ballottage dans 155 circonscriptions. On compte que 69 de ces ballottages seront favorables aux républicains, qui auraient ainsi, même sans le concours des ralliés ou des radicaux, une majorité certaine. Les partis monarchiques auraient, d'après les dépêches, perdu plus de 50 sièges et le nombre restreint des ralliés élus semblerait indiquer que les électeurs n'ont pu être convaincus de leur sincérité. Les départements de la Vendée, du Finistère et de la Loire-Inférieure qui étaient jusqu'ici des forteresses royalistes ont été enlevés par les républicains. Les boulangistes, qui étaient au nombre de 35, n'ont pu faire élire que trois de leurs membres. Floquet, Goblet, Andrieux et Clémenceau seront du nombre des ballottés. M. le comte de Mun, l'illustre orateur catholique et l'âme du mouvement catholique parmi les ouvriers, a été défait, ainsi que M. Drumont, directeur de *la Libre Parole* et chef des anti-sémistes et M. Piou, le chef de ralliés. Par contre, Wilson, de néfaste mémoire, Wilson le vendeur de décorations, l'homme aux pots-de-vin, a été élu à une forte majorité. M. Delahaye, l'un de ceux qui ont le plus contribué à faire éclater le scandale de Panama, n'est pas élu.

En somme, c'est une victoire de plus pour les républicains. Voilà où la division stupide des conservateurs français, qui, au lendemain des désastres de 1870 étaient en immense majorité à l'assemblée nationale, a conduit la France. La noblesse n'a pas su comprendre sa mission et son devoir. La *Gazette de France*, elle-même, organe du parti royaliste, déclare qu'"elle sèche de frayeur quand elle l'observe attentivement. Elle voit la frivolité de ceux-ci, l'abâtissement de ceux-là ; chez les uns, l'absence de la foi aux principes qu'ils représentent ; chez tous, l'inconscience du péril et la paralysie de la conscience." Le Saint-Père a donc bien raison de n'avoir plus d'espoir pour la France, que dans la démocratie chrétienne.

\* \* \*

L'affaire de Behring a enfin reçu une solution. Le tribunal arbitral a repoussé les prétentions des Etats-Unis de faire de la mer de Behring une "mer close" ; mais il paraît s'être bien plus occupé de protéger les phoques et d'empêcher leur destruction à l'avenir, que de régler les différends survenus à l'occasion des navires canadiens ou anglais saisis par les Etats-Unis.

Sir John Thompson, ministre de la justice du Canada et membre du tribunal arbitral, parti avec M. Tupper à bord du *Parisian*, dit que la décision du tribunal arbitral doit satisfaire le Canada. " Il est inévitable, dit-il, que tout règlement doit tendre à empêcher la pêche aux phoques en pleine mer, parce que le traité n'a pas donné aux arbitres le droit de régulariser l'abatage des phoques sur terre ou dans les zones maritimes des territoires. Les règlements proposés il y a quelques semaines, dit Sir John, mettront littéralement fin à la pêche aux phoques en pleine mer, conformément au but poursuivi par les Etats-Unis.

" Les raisons pratiques que lord Hannen et moi avons soumise, cependant, ont donné lieu à une modification. Cela a tant mécontenté les arbitres des Etats-Unis qu'ils ont refusé de voter sur ce sujet."

\* \* \*

Les Etats Unis sont en pleine crise financière. Les banques sautent, les maisons de commerce font faillite, les manufactures ferment leurs portes. Des fortunes considérables s'écroulent comme des châteaux de cartes et le président Cleveland s'est hâté de convoquer extraordinairement le congrès pour aviser au plus tôt à porter remède au désordre qu'il décrit exactement et dont il indique la cause dans son message.

Cette cause, c'est la loi votée en 1890 ordonnant au secrétaire du trésor d'acheter chaque mois 4,500,000 onces d'argent en barres. Cet achat était considéré par les propriétaires ou actionnaires des mines d'argent comme une garantie certaine de l'augmentation de prix de ce métal ; mais le résultat a été tout autre, car immédiatement après une courte et faible hausse, le prix de l'argent s'est mis à baisser et il a atteint dernièrement le cours le plus bas qu'on ait jamais connu.

On a déjà acheté pour cent cinquante millions de dollars d'argent en barres qui reste dans les caves du trésor sans être frappé et n'est d'aucune utilité tandis que les billets émis en paiement de cet argent ont été payés en or, ce qui fait qu'il a fallu entamer la réserve d'or de cent millions de dollars, garantie des autres billets en circulation. En conséquence les exportations d'or à l'étranger ont été de \$87,500,009 l'année dernière.

Un gouvernement ne peut, à sa volonté, changer une valeur fiduciaire en valeur intrinsèque, ni, par ses efforts isolés, faire qu'une monnaie de valeur inférieure aille de pair avec une monnaie de valeur supérieure. " Il en est résulté, dans les Etats-Unis, un tel manque de confiance dans la stabilité de la valeur du papier-monnaie, que les capitaux, dit le président, refusent de venir en aide aux nouvelles entreprises. Des millions sont aujourd'hui retirés des canaux du commerce et de l'industrie, pour s'immobiliser improductifs entre les mains de détenteurs timides. Les capitalistes étrangers mis également en éveil, non seulement refusent d'acheter des valeurs américaines, mais s'empressent de vendre à perte celles qu'ils avaient déjà.... Le peuple des Etats-Unis a le droit d'avoir une monnaie de bon aloi et stable, reconnue comme telle dans toutes les Bourses et sur tous les marchés du monde." Le président recommande la prompte abrogation de la loi de 1890 connue sous le nom de loi Sherman.

Cela sera fait sans doute ; mais cette mesure ne réparera pas le mal accompli.

\* \* \*

Sur l'invitation de l'empereur d'Allemagne, le prince de Naples va se rendre prochainement en Alsace-Lorraine pour prendre part aux manœuvres impériales qui se tiendront sur la frontière française et autour de Metz.

A ce propos, la *Voce della Verità* fait des réflexions aussi justes que sympathiques pour la France.

Après avoir rappelé qu'en 1889, lorsque le roi Humbert s'était

rendu à Berlin, on voulut déjà le faire aller à Strasbourg et qu'au dernier moment on a dû renoncer à l'idée, parce qu'on craignait de trop exciter les susceptibilités françaises, la *Voce* ajoute :

“L'Italie foule aux pieds le seul égard qu'elle avait encore jusqu'ici envers la France. Jusqu'ici on se retranchait toujours derrière la nécessité du caractère purement défensif de la triple alliance ; maintenant on proclame facilement l'intangibilité de l'Alsace-Lorraine, s'en rendant garant et responsable et faisant jouer au prince de Naples un rôle que jusqu'ici aucun prince de la maison d'Autriche n'a voulu accepter, quoique l'Autriche soit amie et alliée de l'Allemagne.

“La *Fanfulla*, journal de la cour, ose appeler cela “courtoisies internationales”. On pourrait mieux l'appeler courtoisie italienne, car les autres nations ont évité cela jusqu'ici. La France saura répondre à ce genre de courtoisie.

“Et nous défions tout homme de réflexion et ayant la droiture de cœur, de ne pas éprouver un sentiment de sympathie pour cette France si outragée précisément par ceux qui auraient le plus de raisons d'incliner leur front devant elle, au moment où ses adversaires mêmes lui donnent des preuves de respect et de déférence. L'Allemagne même, il y a peu de semaines, n'a pu s'empêcher de la remercier, au moins par de bonnes paroles, pour l'exquise courtoisie avec laquelle le général Jamont a fait remettre les ossements des grenadiers de la garde, morts non loin de Metz durant la guerre de 1870 et enterrés sur le sol français. Cette remise a été faite avec tous les honneurs, et maintenant la presse d'Allemagne cherche à ne pas offenser la France en parlant du conflit du Siam.

“Si la triple alliance a besoin d'un agent provocateur pour hâter la fin de la paix armée qui l'écrase, cet agent se trouve en Italie ; c'est chez nous seuls qu'on peut vaincre une patience restée inébranlable pendant vingt-trois ans.

“Il est possible que les Français ne répondent pas à la provocation de la manière que l'on voudrait du côté du provocateur, que l'on peut châtier encore mieux que par les armes matérielles. Nous le regrettons, à cause des nouvelles souffrances qui vont venir s'abattre sur le peuple italien déjà si éprouvé ; mais le peuple ne pourra se plaindre que de ses propres gouvernants. Pour nous, la France sera toujours la fille aînée de l'Eglise, et nous ne pouvons la voir outragée sans jeter un cri d'indignation. Elle aussi a eu ses torts, comme toutes les nations de la terre, et elle en a actuellement ; mais nous avons motif d'espérer que dans la balance divine

ses mérites pèsent plus que ses fautes. Si le royaume d'Italie oublie les services reçus de la France, les catholiques du monde entier auront meilleure mémoire."

Voilà qui est de nature à faire réfléchir ceux des nôtres qui sont allés faire la courbette devant les officiers italiens de l'*Etna* et se sont joints à ceux qui ont acclamé la nation italienne et le roi Humbert; mais cet incident mérite de plus amples considérations.

\* \* \*

• Montréal a reçu dernièrement la visite du navire de guerre italien, l'*Etna*. La petite colonie italienne de notre ville a voulu faire une réception cordiale aux marins de sa mère patrie; mais peu confiante dans le résultat de ses efforts personnels, elle a demandé à notre conseil municipal de faire aux soldats du roi Humbert, aux représentants de l'*Italia unita* spoliatrice du Saint-siège, ennemie de la France et alliée de ses plus redoutables adversaires, une réception officielle.

M. le sénateur Alphonse Desjardins, maire de Montréal, est un catholique sincère, qui ne sait pas transiger avec ses profondes convictions. Décoré de Pie IX pour la part active qu'il a prise, en 1868 au mouvement généreux qui a conduit à Rome cinq cents jeunes canadiens fiers de se dévouer à la défense des droits légitimes de la papauté, ancien directeur du *Nouveau Monde*, journal entièrement dévoué aux intérêts catholiques, frère d'un zouave pontifical et membre honoraire de l'Union Allet, notre maire a su rester digne de ses nobles antécédents. Il a formellement refusé de participer à la réception demandée et il a donné franchement et explicitement les raisons de son refus, laissant toute l'affaire aux mains du pro-maire, un anglais protestant, et du comité des réceptions. On aurait pu croire que, dans la métropole du Canada français, si foncièrement catholique, la noble attitude du premier magistrat de notre ville aurait été universellement applaudie; mais espérer cela eût été méconnaître les ravages terribles que le libéralisme catholique, aidé d'une presse sournoisement hostile à la religion et de plus en plus imprégnée des *idées nouvelles*, a faits parmi nous depuis une vingtaine d'années. La conduite de M. Desjardins a été condamnée et tous ou presque tous nos journaux français lui ont fait, à ce sujet, une guerre à outrance. Si notre digne maire avait besoin d'un autre témoignage que celui de sa conscience pour lui prouver qu'il a bien fait, il l'aurait là. Il le trouverait dans ces dénonciations furibondes, dans ces sarcasmes, dans ces entrefilets felleux. Tous ces bons apôtres lui gardent rancune, car il les a dé-

sappointés amèrement. Avec quelle joie diabolique ils auraient vu ce champion catholique, ce papalin, ce chevalier de Pie IX, ce Français de cœur boire à la santé de l'Italie—Une, du roi Humbert, proclamer Rome intangible et faire des vœux pour la gloire et la prospérité de cette ingrante obligée de la France, aujourd'hui l'alliée de Guillaume et l'instrument servile de la triplice ! Deux fois renégat, aplati et obséquieux devant les géoliers du pape et les agents provocateurs du Prussien, ils l'eussent acclamé : il eût été des leurs. Mais, Dieu merci, au milieu de cet écœurant avachissement auquel nous assistons, il s'est enfin trouvé un caractère. Surpris et irrités, nos folliculaires ont craché dessus : c'est dans l'ordre.

On a reproché au maire Desjardins d'avoir manqué de logique, parce qu'il a souhaité la bienvenue à la " Christian Endeavour Association " qui est venue tenir son congrès à Montréal. Dans son désir de démontrer l'esprit large et tolérant du catholicisme, M. Desjardins a pu pécher par excès de courtoisie envers une société qui s'annonçait tout d'abord comme exempte de bigoterie, de fanatisme, de préjugés et vouée uniquement au relèvement moral des masses parmi les protestants. Pour nous, il nous semble qu'il eût dû suffire de recevoir officiellement à l'hôtel de ville une délégation des " endeavourers," et nous croyons que M. Desjardins a été, en cette occasion, emporté trop loin par sa bonne foi et dupe de faux masques ; mais à ceux qui lui reprochent un manque de logique, nous rappellerons que le Saint-Père lui-même est plein d'indulgence pour ses brebis égarées, pour les protestants que de fausses maximes enseignées dès l'enfance tiennent dans les ténèbres de l'erreur, qu'il les reçoit avec bonté, alors même qu'ils ont visité le Quirinal avant le Vatican, tandis qu'il ferme rigoureusement les portes de son palais aux catholiques, fussent-ils empereurs, rois ou archiducs, qui reconnaissent, par leurs démarches, le roi spoliateur. Ceux qui trouvent là-dedans une inconséquence ne prouvent qu'une chose : qu'ils n'ont pas le sens catholique.

Heureux d'avoir une occasion d'humilier les catholiques et les " Frenchmen," nos bons Anglais se sont empressés autour des Italiens et les ont comblés de courtoisies... aux dépens du trésor municipal. Ajoutons, à notre honte, que des Canadiens-Français catholiques se sont mêlés avec empressement à ces fêtes et à ces agapes. Ils en feraient tout autant s'il nous venait un navire allemand. Si les marins français de la *Naiade* ou du *Bisson* se sont imaginés être l'objet de démonstrations exceptionnelles, en raison du sentiment français " resté si vivace au Canada," c'est qu'ils connaissent peu nos ardents patriotes ! Ceux qui criaient le plus haut :

*Vive la République française* ont été précisément ceux qui se sont époumonnés à crier : *Vive l'Italie !* Ce spectacle humiliant a inspiré à un zouave pontifical, M. G. A. Drolet, des réflexions fort justes dont nous extrayons les suivantes :

“ Il nous est venu souvent des personnages éminents, entre autres le grand-duc Alexis et Parnell et des navires de guerre, danois et suédois. On les a reçus poliment, mais sans renverser toutes les marmites.

“ Il y a trois ans, M. le comte de Paris et son fils, le duc d'Orléans, et leur suite, honorèrent Montréal de leur visite. Un grand nombre de citoyens de notre ville organisèrent une série de fêtes en l'honneur de ces personnages distingués. D'autres citoyens, aussi de notre ville, organisèrent alors une contre-démonstration ; invoquant leur ardent amour pour la République française, ils empêchèrent M. le maire Grenier et les échevins de Montréal de recevoir officiellement les fils et les descendants des rois de France, afin, disaient-ils, de ne pas froisser le gouvernement français en portant trop d'attentions à des adversaires de la République ! !

“ Aujourd'hui, un bon Français, un bon catholique, maire de Montréal, qui porte gravé dans son cœur la devise de la province de Québec : “ Je me souviens, ” s'abstient de paraître officiellement dans les réceptions faites aux ennemis les plus envenimés de la France et de l'Eglise. Que voit-on, en retour ? On voit, en tête des comités d'organisation, parmi les plus zélés pour recevoir les Italiens, les noms de ceux qui repoussèrent M. le comte de Paris au nom de leur amour pour la France. Il y a trois ans ! De quel côté ? Où se trouve la conduite logique ?

“ On répondra peut-être que l'Italie déteste la France, c'est vrai ; mais qu'elle est l'alliée de l'Angleterre et doit être reçue à ce titre : mais Mgr le comte de Paris, petit-fils du roi Louis-Philippe, exilé de cette France qu'il aime tant, était l'hôte de la reine d'Angleterre, qui l'avait chaudement recommandé au gouverneur général du Canada à Ottawa, dont il fut le commensal ! Et M. le maire Grenier ne le reçut pas officiellement ! ! ”

Cela suffit à démontrer la mauvaise foi des finauds qui réussissent invariablement à faire accorder les courtoisies municipales à *leurs amis* et savent les faire refuser *aux autres*. Cela met aussi en lumière l'imbécillité des badauds qui font chorus et cortège à ces meneurs, tout en se disant Français de cœur et catholiques de conviction.

Pauvres jobards ! Sablez le champagne en l'honneur de vos plus implacables ennemis ! Suivez ceux qui vous leurrent ! Ecoutez ceux qui vous bernent ! Votre bêtise peut bien être votre excuse ; mais

vous n'échapperez pas, pour cela, aux conséquences de votre ineptie. Moutons que vous êtes, vous serez impitoyablement tondus et mangés.

De graves désordres se sont produits, le 17 août, à Aigues-Mortes (France) entre les ouvriers italiens employés aux marais salants et les ouvriers français. Une douzaine d'Italiens ont été tués et une trentaine blessés. Une dépêche du 18 rend ainsi compte de cette affreuse bagarre et de l'émoi qu'elle a causé en Italie :

“ Les scènes sanglantes dont la petite ville d'Aigues-Mortes a été hier le théâtre, ont eu leur origine dans une dispute entre ouvriers, à propos d'une question de salaire. Les marais salants d'Aigues-Mortes occupent un nombre considérable d'ouvriers, dont une partie sont italiens. Ces derniers ont été embauchés à des prix très inférieurs à ceux payés aux ouvriers français. Il paraissait à craindre pour ceux-ci, que le remplacement total des ouvriers du pays par ceux venus d'Italie, ne fût qu'une question de temps.

“ Les ouvriers français avaient donc commencé à prendre en haine les nouveaux venus, et hier, une dispute s'étant engagée à propos des salaires entre quelques ouvriers indigènes et italiens, de part et d'autre les saulniers quittèrent leur travail pour venir soutenir leurs camarades. Une lutte sanglante, dont on connaît les tristes résultats, s'est engagée alors et n'a pris fin que grâce à l'énergique intervention de la troupe.

“ On ne redoute plus, à l'heure qu'il est, de nouveaux désordres. Le maire a déclaré que désormais aucun ouvrier italien ne serait employé au travail des salines.

“ La nouvelle de la bataille qui a eu lieu à Aigues-Mortes s'est répandue rapidement dans toute l'Italie. Des démonstrations anti-françaises ont eu lieu à Milan, à Turin et dans d'autres villes.

“ Le séminaire français de Santa-Chiara a été attaqué samedi soir par une foule furieuse qui a brisé les écussons de la façade et des fenêtres et essayé d'enfoncer les portes.

“ Un détachement de police est arrivé à temps pour empêcher que de plus graves dégâts aient été faits, et l'édifice a été gardé jusqu'à hier soir. Une compagnie de police garde l'ambassade de France, que les émeutiers ont menacé de piller.

“ Les démonstrations anti-françaises s'étendent d'heure en heure. Des foules paraded dans les rues demandant à grands cris que le roi prenne des mesures pour venger le massacre des Italiens à Aigues-Mortes. Les postes de police sont doublés et des précautions sont prises pour empêcher des émeutes de se produire.

“ Des musiques parcourent les rues en jouant des airs italiens

et allemands. L'agitation populaire se reflète dans les journaux, lesquels sont unanimes à demander qu'une réparation prompte soit exigée de la France. En même temps la population est invitée au calme et à attendre le résultat des démarches du gouvernement."

Une dépêche de Rome, datée du 21, donne les détails suivants :

" Les troubles occasionnés par la bataille entre les Italiens et les Français aux salines d'Aigues-Mortes, France, menacent de causer de graves complications internationales. Ce n'est pas seulement à Rome que l'indignation populaire se manifeste par des protestations organisées dans le but évident de forcer le gouvernement à demander réparation à la France pour le massacre des Italiens et le paiement d'indemnités. Des émeutes dirigées contre les Français ont eu lieu dans un grand nombre de villes des provinces, et la situation est considérée comme extrêmement grave.

" La plus sérieuse manifestation de la colère populaire contre les Français, a eu lieu ici, hier soir ; une foule surexcitée a essayé de brûler l'ambassade de France. Un détachement de troupe qui gardait la légation a dû charger les émeutiers, dont une cinquantaine ont été arrêtés."

L'empereur d'Allemagne a, paraît-il, porté le plus vif intérêt à cette regrettable affaire. Il s'est sans doute frotté les mains comme il l'a fait dernièrement, quand un conflit entre la France et l'Angleterre paraissait imminent, à propos des affaires de Siam, en s'écriant : " Voilà la danse qui va commencer ! " Espérons que le gouvernement républicain ne se laissera pas intimider et que, tout en faisant de justes réparations, s'il y a lieu, il saura garder sa dignité.

Sans excuser les meurtres commis par les ouvriers français, on comprend leur exaspération quand on sait que les ouvriers italiens chassés par la misère de leur pays, envahissent la France par milliers, qu'ils enlèvent aux ouvriers français le travail qui les fait vivre, en offrant le leur à vil prix et que, partout où ils sont en nombre, ils se montrent insolents envers la France et les Français.

La France devra aussi demander réparation pour l'insulte faite à son représentant, à son drapeau et à ses nationaux, en Italie.

Les choses s'arrangeront sans doute par voix diplomatique, à moins que Guillaume ne juge le moment opportun pour " entrer en danse " et n'oblige son vassal Humbert à faire à la France une querelle d'Allemand. S'il en était ainsi, dans quelques semaines, l'Europe entière serait en feu.

A moins d'un désarmement général et prochain, il faudra bien que la politique ruineuse d'armements qui épuise l'Europe depuis 1870, finisse par là.

Ce sera le triomphe du *progrès* tant vanté et de la *civilisation*.

# LES BASTONNAIS <sup>(1)</sup>

---

## LIVRE I<sup>er</sup>

### L'ORAGE S'AMONCELLE.

(Suite.)

—C'est le gouverneur, murmura le moins âgé des deux hommes à son compagnon. Je reconnais sa stature et sa démarche ! Entrons !

—Que peut bien faire Belmont hors de chez lui à pareille heure, marmotta l'homme à la haute taille, dans les plis de son manteau.

Et il continua sa marche, pendant que la porte se refermait sur les deux occupants du traîneau.

.....  
Il était cinq heures du matin, le 10 novembre 1775. Les premières lueurs de l'aurore commençaient à colorer au loin les sommets des montagnes. Il faisait froid avec apparence de neige.

Deux hommes étaient debout à un angle des remparts, sur le plus haut point de la citadelle de Québec. Ils regardaient vers l'est.

—Voyez, lieutenant, dit l'un, montrant de sa main gantée un point situé de l'autre côté de la rivière.

—Ah ! les voilà, Excellence. Ils sortent du bois et montent la colline, répondit l'autre.

—Ils sont sur la colline ; ils y fourmillent par centaines, reprit le Gouverneur.

Cramahé pressa la main d'Hardinge et tous deux descendirent rapidement et silencieusement dans la ville. Dans leur trajet, ils entendirent la confuse rumeur des rues : “ Les Bastonnais sont arrivés ! ”

Oui, ils étaient là. Les soldats d'Arnold apparaissaient comme une armée fantôme sur les hauteurs de Lévis.

FIN DU LIVRE PREMIER.

---

(1) Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1898, par C. O. Beauchemin & Fils, au bureau du ministre de l'agriculture.

## LIVRE II

## LES NUAGES S'ÉPAISSISSENT.

## I

ZULMA SARPY.

La matinée était humide et sombre, et la neige tombait à gros flocons. Zulma Sarpy était assise dans sa chambre à coucher, étendue avec indolence sur une chaise à bascule devant un feu vif.



Elle était vêtue d'une robe blanche de matin ou peignoir légèrement déboutonné au collet, révélant ainsi les richesses d'une gorge de neige, tandis que le bord négligemment relevé laissait voir deux beaux pieds chaussés de pantoufles

et disparaissant à moitié dans la peluche d'un coussin écarlate. Sa luxuriante chevelure blonde rejetée en bandeaux d'or au-dessus du front et derrière les oreilles roses, était rassemblée en grosses torsades négligemment fixées derrière la tête et retenues en position par un grand peigne d'écaille. Ses deux bras étaient levés au niveau de sa tête et ses deux mains tenaient languissamment les poignées d'ivoire qui couronnaient le dossier de la chaise. Au second doigt de la main gauche brillait un anneau dont le diamant resplendissait comme une étoile.

Toute la posture de la gracieuse nonchalante mettait en relief un buste d'un modèle irréprochable.

Après d'elle était un petit guéridon de forme ronde supporté sur trois pieds sculptés avec un art exquis et couvert d'une magnifique dentelle cramoisie, sur laquelle était un livre ouvert avec quelques menus objets de toilette féminine. Ce guéridon donne

une idée du reste de l'ameublement de la chambre, massif, artistement sculpté et de riches couleurs. Les tapisseries des murailles étaient brun et or ; les rideaux du lit et des fenêtres, d'une teinte pourprée et ornementés de broderies. La chambre avait été meublée et ornée avec art et elle était telle qu'on eût pu la désirer pour exhiber, avec le meilleur effet, une statue de marbre blanc. Zulma Sarpy était ce modèle, modèle plein de vie et de santé, blonde comme un filament de bruyère d'été et d'une perfection de statue dans toutes ses poses.

Elle avait reçu son éducation en France, suivant la coutume de beaucoup de familles riches de la colonie. Quoique renfermée pendant cinq ans, de sa quatorzième à sa dix-neuvième année, dans le rigide et aristocratique couvent de Picpus, elle avait pu voir beaucoup de la vie de Paris durant les dernières années du règne de Louis XVI et les temps de morbide extravagance mondaine qui précédèrent immédiatement la grande révolution. Les dispositions naturelles et la curiosité résultant de sa première éducation dans la colonie, la portèrent à observer avec le plus vif intérêt toutes les formes de l'existence française et son caractère en fut si profondément imprégné que lorsqu'elle revint dans sa patrie canadienne, quelques mois avant les événements que nous venons de rapporter, on la regardait à peu près comme une étrangère.

Pourtant le cœur de Zulma, en réalité, n'avait pas été gâté. Ses instincts et ses principes étaient purs. Elle ne se regardait nullement comme déplacée dans son pays natal ; mais, au contraire, elle sentait qu'elle y avait une mission à remplir. Elle avait eu plus d'une occasion de contracter une union honorable en France, mais elle avait préféré retourner au Canada et passer ses jours au milieu de ses parents et de ses compatriotes.

Toutefois, il fallait la prendre comme elle était. Si les gens simples et bons qui l'entouraient ne comprenaient pas ses façons d'agir ou de parler, elles les laissait tout bonnement dans leur étonnement, sans excuses ni explications. Le rang de sa famille était si élevé et son propre caractère si indépendant, qu'elle se sentait capable de tracer sa propre voie sans se plier aux usages étroits et antiques de ceux dont l'horizon ne s'était jamais étendu, pendant une suite de générations, au delà de la ligne bleue du Saint-Laurent.

Pensait-elle à toutes ces choses, ce matin-là, en rêvant devant le feu ? Peut-être. Mais en ce cas, ses pensées n'avaient sur elle aucun effet visible. Son imagination était plutôt occupée, croyons-nous, de l'incident qui s'était produit trois jours auparavant, quand elle avait pris part à cette course échevelée avec le beau lieutenant

anglais qu'elle avait laissé en arrière et hors de vue. Cette flamme dans ses grands yeux bleus était la réflexion de l'oeillade qu'elle avait lancée au jeune cavalier à travers les petites vitres carrées de la maison du fermier. Ces petits coups du pied en pantoufle sur le bord du chenet brillant était le léger stimulant qu'elle administrait au flanc de son poney quand il bondissait en avant, pour gagner la course. Ce rire étouffé mais impertinent qui gazouillait sur ses lèvres rouges comme des cerises mûres était un écho de l'éclat de rire qui avait accueilli Hardinge quand il avait prononcé le nom de Zulma, à la barrière du domaine, et quand elle promenait lentement sa belle tête de droite à gauche et de gauche à droite sur le dossier de sa chaise capitonné de velours, ne méditait-elle pas quelque autre projet contre le cœur du loyal soldat? Des trames plus serrées que celles-là, mais, comme elles, conçues par l'amour, et qui ont secoué des royaumes sur leurs bases, ont été parfois ourdies par de langoureuses beautés couchées sur les moelleux coussins de leurs fauteuils.

Zulma avait atteint le point culminant de sa rêverie et glissait peu à peu le long des tranquilles déclivités de la réaction, quand elle fut réveillée en sursaut par un grand tumulte venant de la partie inférieure de la maison. Elle n'y fit pas d'abord grande attention, mais le bruit augmentant et reconnaissant la voix de son père parlant à haute voix et d'un ton d'alarme, elle se redressa sur sa chaise et écouta avec inquiétude. Tout à coup quelqu'un se précipita dans l'escalier et entra comme un tourbillon dans sa chambre, sans même prendre le temps de frapper à sa porte. C'était son frère, jeune homme un peu moins âgé qu'elle, qui était pensionnaire au séminaire de Québec. Evidemment il venait d'arriver et il encore vêtu de la redingote de drap bleu avec parements rouges, capuchon de même étoffe, jambières de peau d'orignal et bottines de peau crue.

Il se secoua vigoureusement, comme un terreneuve qui sort de l'eau et frappa du pied sur le plancher pour faire tomber la neige qui avait adhéré à ses chaussures.

— Que signifie tout ce bruit, Eugène ? demanda Zulma en étendant une main et en tournant la tête par dessus le côté de la chaise de manière que sa figure était tournée vers le plafond.

— Oh ! rien, sauf que les rebelles sont arrivés ! répondit le jeune homme qui s'approcha de sa sœur et secoua dans ses yeux les particules de neige restées sur ses gants.

— Qui est-ce qui est arrivé ?

— Eh bien ! les rebelles, donc !

—Tu veux dire les Américains.

—Américains ou rebelles, quelle est la différence ?

—Tout un monde de différence. Les Américains ne sont pas des rebelles. Ce sont des hommes libres combattant pour leurs droits.

—On nous a appris au séminaire à les appeler rebelles.

—Alors on vous a mal appris.

Zulma s'était levée de sa chaise et se tenait debout près du foyer, la figure resplendissant d'un éclat d'enthousiasme. Elle aurait sans doute continué à exprimer ses idées sur ce sujet, mais son jeune frère ne paraissait pas évidemment y porter grand intérêt. Cette disposition d'esprit n'échappa point à l'œil perspicace de la jeune fille, et elle revint aussitôt à des questions plus pratiques.

—Où les Américains sont-ils arrivés ?

—A la Pointe-Lévis.

—Quand sont-ils arrivés ?

—Ce matin de bonne heure.

—Les as-tu vus ?

—Ils sont très visibles sur les hauteurs, marchant ça et là et faisant toutes sortes de signes dans la direction de la ville. Tout Québec est sorti pour les regarder, les élèves du séminaire, comme les autres. Après que nous les eûmes vus, le supérieur du séminaire m'a appelé à part et m'a dit de prendre un traîneau pour venir vous avertir aussitôt.

—M'avertir ? dit Zulma en fronçant les sourcils ; M. le supérieur est bien aimable.

—Non pas vous en particulier, dit Eugène en riant, mais la famille.

—Oh ! s'écria-t-elle, c'est différent. Je n'ai jamais vu votre supérieur et je ne sache pas qu'il ait connaissance de mon humble existence.

—Et en cela, vous faites erreur. Notre supérieur sait tout ce qui vous concerne, vos tours, vos singularités, vos idées françaises, et il me parle souvent de vous. Il sait tout particulièrement que vous êtes une rebelle et il en est bien peiné.

—Rebelle ! Encore ce mot détestable !

—Je croyais qu'il vous plaisait, quand il vous était appliqué.

Zulma se mit à rire et parut pacifiée, mais elle n'en dit pas davantage. Son frère lui dit alors que ces nouvelles avait considérablement agité leur vieux père. Ce qui l'alarmait surtout, c'était la crainte que son fils fût exposé aux dangers de la guerre, en restant dans la ville, et il songeait à le retirer du séminaire durant le siège imminent. Qu'en pensait Zulma ?

—Quand retournes-tu à Québec, dit-elle vivement ?

—Immédiatement et notre père m'accompagne.

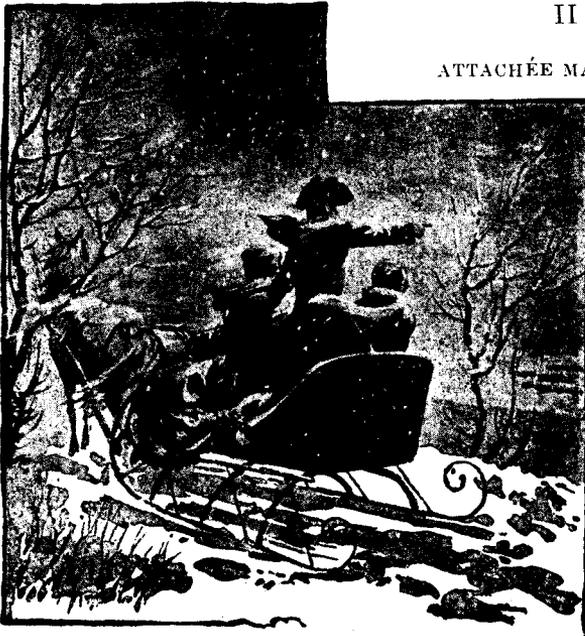
—J'irai, moi aussi. Je veux voir ces Américains de mes yeux. Après cela, je te dirai si je pense que tu doives rester au séminaire ou non. Descends pendant que je m'apprête.

Quand Zulma fut seule, elle eut bientôt fait de se préparer au voyage. Toute sa langueur avait disparu. La paresseuse rêverie à laquelle elle s'était laissée aller pendant les heures précédentes avait fait place en elle à une activité fébrile. Ses doigts étaient adroits et expéditifs dans l'arrangement de sa toilette. En moins d'un quart d'heure, elle se plaça devant son miroir pour le dernier et indispensable coup d'œil féminin. Quelle magnifique image elle vit s'y refléter ! Dans sa robe de velours bleu ciel avec une pelisse d'hermine immaculée et un capuchon de même fourrure capitonné de soie bleue, sa jolie figure et sa taille de reine produisaient le plus ravissant effet.

Elle mit ses chauds gants de fourrure et descendit pour rejoindre son père et son frère. Un instant plus tard, tous trois s'avançaient au grand trot d'un excellent cheval, dans la direction de Québec.

## II

### ATTACHÉE MAIS LIBRE.



La Pointe-aux-Trembles, près de laquelle étaient situés le manoir et le domaine de la famille Sarpy, est à un peu plus de vingt milles au-dessus de Québec, sur la rive nord du Saint-Laurent.

La route qui la relie à la ville suit assez

régulièrement la ligne sinueuse de la rivière. Le traîneau portant le sieur Sarpy sa fille Zulma et son fils Eugène, avait couru rapi-

dement sur cette route jusqu'à ce qu'il eût atteint un point élevé situé à deux ou trois milles de Québec, dominant l'anse de Wolfe et offrant une vue superbe des hauteurs de Lévis. A cet endroit, le sieur Sarpy arrêta son cheval.

—Les voyez-vous, s'écria Eugène qui s'était mis debout dans le traîneau et montrait du doigt un point de l'autre côté de la rivière?

—Je ne vois rien, répondit le père. Le vent fouette la neige dans nos figures, et mes vieux yeux sont bien faibles.

Zulma resta enveloppée dans ses robes de buffle et ne dit rien ; mais ses yeux étaient fixés avec beaucoup d'attention sur les sommets éloignés et sa figure portait l'impression du plus vif intérêt.

—Ils montent et descendent, reprit Eugène, comme s'ils étaient occupés à emmagasiner leurs provisions et leurs munitions. Mais on ne peut les voir bien distinctement. Je me demande s'ils peuvent nous voir mieux que nous ne les voyons.

—Oui, dit le père, ils ont vent arrière et ne sont pas incommodés par la neige qui poudroie.

Après une pause, Eugène ajouta :

—Ils ne paraissent pas avoir d'accoutrement uniforme. Ils doivent appartenir à différents corps. Il y en a qui n'ont pas d'uniforme du tout. Ils n'ont guère l'apparence de soldats et il y en a parmi eux beaucoup qui sont petits et jeunes.

—Ce doit être un effet de réfraction, dit Zulma d'une voix basse et d'un ton ironique. Ils me paraissent à moi, comme des géants dominant les hauteurs et étendant vers nous des bras immenses.

—En signe de menace ? demanda le vieillard en jetant sur sa fille un regard étrange mais plein d'affection.

—Cela dépend, murmura-t-elle en souriant ; mais elle ajouta aussitôt :

—Avançons, papa.

Quelques minutes plus tard, ils atteignirent la ville. Pour une raison quelconque, Zulma refusa d'accompagner son père et son frère au séminaire. Elle donna pour prétexte qu'elle avait à faire quelques emplettes dans les magasins ; mais son véritable but, probablement, était de visiter quelques-unes de ses amies et de s'assurer de l'état réel des choses.

Nous ne nous arrêterons pas à rechercher si elle y réussit ou non, mais une heure plus tard, elle rejoignit M. Sarpy et Eugène à l'endroit convenu pour apprendre la décision à laquelle ils étaient arrivés.

—Mon sort est entre vos mains, dit le jeune homme, ouvrant ainsi la conversation du ton de la meilleure humeur. Vous m'avez promis

de me donner votre avis après avoir jeté les yeux sur ces messieurs de l'autre rive, et me voici prêt à le recevoir.

—Oui dit le père, nous avons décidé de soumettre la question à votre arbitrage. Eugène restera-t-il au séminaire, ou reviendra-t-il avec nous ?

—Que dit M. le supérieur ? demanda Zulma.

—Il apprécie pleinement la gravité de la situation. Il croit qu'il y aura un siège, peut-être meurtrier, certainement long. Il a une opinion bien arrêtée sur le devoir qui incombe à tout citoyen en état de porter les armes de prendre part à la défense de la cité. Les jeunes élèves seront renvoyés à leurs parents ; mais à dix-huit ans, Eugène doit être compté pour un homme. Il resterait au séminaire, l'un des asiles les plus sûrs de la ville, toujours sous l'œil de ses professeurs, et ses études ne seraient pas interrompues.

Mais il pourrait, en même temps, faire quelque léger service militaire, et, en cas de grande urgence, pourrait même entrer dans les rangs des troupes. Le supérieur croit qu'il serait vraiment en plus grande sécurité dans la ville qu'au dehors. A la maison, il pourrait être harassé par les sollicitations de l'ennemi et nous attirer beaucoup d'ennuis.

A ces paroles, Zulma sourit.

—Et, ajouta le père, vous savez qu'à mon âge et avec mes infirmités, il me faut de la paix et de la tranquillité. Dès le commencement de ces hostilités, j'ai décidé d'observer la plus stricte neutralité et je ne voudrais pas la voir troubler.

L'attitude de Zulma changea complètement à ces mots. Elle regarda son père d'un air de tendresse et de résolution.

—Qu'en pense Eugène, dit-elle ? Assurément, s'il est assez âgé pour se battre, il doit l'être assez pour connaître sa propre volonté et être consulté.

Le jeune homme ne répondit pas très distinctement. Il ne parut pas avoir d'opinion. Il régnait évidemment dans son esprit quelque confusion sur le droit du roi à son allégeance ou les prétentions des rebelles à sa sympathie.

Mais il avait de bon sang dans les veines et sa pensée dominante était qu'il serait bien beau pour lui de se battre un peu. Québec était sa ville natale. Tout le monde l'y connaissait et il y connaissait tout le monde. Il vaudrait peut-être mieux pour lui se joindre aux défenseurs de la vieille cité.

—Alors, reste ici, s'écria Zulma d'un ton péremptoire.

Elle ajouta qu'elle prendrait bien soin de leur père et qu'Eugène ne devait avoir aucune inquiétude à cet égard. En attendant, les

choses n'en étaient pas encore au plus mal ; le siège ne commencerait sans doute pas avant plusieurs semaines et ils auraient tout le temps d'échanger encore des communications.

Après cette conférence, Eugène accompagna son père et sa sœur à la rue où les attendait leur traîneau. Tous trois échangeaient des paroles d'adieu, quand un jeune officier anglais passa près d'eux d'un pas rapide. Il aurait certainement continué son chemin sans les remarquer, si l'un des gants de Zulma n'était tombé à ses pieds sur le trottoir. Était-ce accident ou provocation ? Qui sait ? Mais quoi que ce fût, l'officier ramassa aussitôt le gant et le remit à sa propriétaire avec un profond salut. Roderick Hardinge reconnut alors la belle amazone.

Ils n'eurent que le temps d'échanger quelques paroles.

—Lieutenant, dit Zulma, avec ce franc rire qui avait tant enchanté Roderick la première fois qu'il l'avait entendu, j'ai l'honneur de vous présenter un loyal soldat dans la personne de mon frère qui vient de prendre la résolution de servir pour la défense de la ville.

—Je suis fier de l'apprendre. Eugène et moi sommes deux vieux amis et je suis heureux de savoir que nous allons être compagnons d'armes.

—Mais, lieutenant, continua Zulma, vous serez peut-être surpris d'apprendre qu'il ne fait, en cela, que suivre mes conseils.

—Vraiment ! Ce m'est certainement une agréable surprise. J'ai donc raison d'espérer que vous aussi, mademoiselle, vous prendrez parti pour notre cause.

—C'est tout une autre affaire. Avant de prendre, je dois être prise, vous savez ? et, de nouveau elle fit entendre un joyeux éclat de rire.

—Vous voulez dire qu'avant que nous vous prenions.....

—Il faudra que vous m'attrapiez.

—J'avoue que c'est difficile, si j'en juge par ma première expérience ; mais ce sera fait tout de même.

—Jamais, s'écria Zulma dont les joues se colorèrent subitement.

—Je le répète, et retenez-le bien : cela se fera.

Et après quelques autres propos tenus sur le ton de la plaisanterie, on se sépara.

Chemin faisant, le sieur Sarpy questionna sa fille. Il connaissait la force de son esprit, le métal bien trempé de son caractère. Sa conversation avec Hardinge, toute folâtre qu'elle parût à la surface, avait pourtant, il en était sûr, une plus sérieuse signification. Mais cette étonnante jeune personne était très tendre et très affectonnée

pour lui, en dépit de toutes ses espiègeries et elle ne voulut pas lui causer de peine en lui révélant les secrètes pensées qui agitaient son esprit et son cœur depuis le matin. Son père avait demandé de la tranquillité pendant les jours troublés qui allaient venir ; elle avait décidé que son désir serait exaucé, autant qu'il dépendait d'elle.

D'ailleurs, il était encore bien trop tôt pour alarmer l'esprit du vieillard de sinistres présages.

Elle le rassura, au contraire, et le calma par des paroles de confiance, et quand il franchit le seuil de son manoir, dans la soirée, le vieillard solitaire sentit qu'il était vraiment en sûreté sous la protection de sa fille.

### III

#### LES SOLDATS DE TOLE.

Le lendemain matin, la neige avait cessé de tomber, et quoique le ciel fût resté sombre, il n'y avait aucun signe de tempête. D'ailleurs, la saison était encore trop peu avancée pour que les tempêtes de neige fussent fréquentes et abondantes. Le climat du Canada a une particularité que les météorologistes n'ont pas encore pu expliquer : c'est que, tandis que dans d'autres parties du continent, comme le Nord-Ouest, par exemple, et même tout le long de la vallée du Mississipi, aussi loin que Saint-Louis, la température de l'hiver s'est adoucie à mesure que les forêts ont été abattues et que le sol a été défriché, au Canada, elle est restée précisément telle qu'elle était il y a deux ou trois cents ans. Une comparaison des registres journaliers tenus aujourd'hui avec les observations consignées dans les Relations des Jésuites montre, comme le dit l'historien Ferland, que, jour par jour et mois par mois, les indications du thermomètre en 1876, par exemple, correspondent avec celles de 1776. De nos jours, au Canada, bien que le froid commence réellement à se faire sentir au commencement de novembre, on n'y regarde pas l'hiver comme sérieusement commencé avant le 25 de ce mois. Cette date est connue comme jour de la Sainte Catherine, dont nous décrirons plus loin la célébration originale, à propos d'un des épisodes de notre récit. On peut donc supposer que le dernier mois de l'automne de 1775 a suivi la règle générale. En réalité, nous savons, par les archives, qu'il fut plus doux que d'habitude et que l'hiver, cette année-là, fut exceptionnellement tardif, un vaisseau ayant fait voile de Québec pour l'Europe le 31 décembre.

Comme nous l'avons dit, le temps était froid, mais calme, le

matin dont nous parlons. La neige était friable et solide sur les surfaces planes ; dans les déclivités et les gorges, elle s'était amoncelée en petits bancs floconneux. L'atmosphère était telle que, tout en pinçant d'abord les oreilles, les mains, les joues et autres parties du corps exposées à l'air, elle procurait une agréable sensation de légèreté dès que l'on s'y était habitué. C'était un temps magnifique pour se livrer au travail ; aussi un bon nombre de robustes fermières demeurant près de la rive nord, un peu au-dessus de Québec, s'étaient-elles réunies à la rivière pour y faire leur blanchissage. Elles portaient d'immenses bonnets piqués à grandes oreillettes, des jupes de laine épaisse, bleue ou violette, façonnées de leurs propres mains, de gros bas de même couleur et des chaussures doublées de flanelle. Un grand fichu double, à dessins fleuris couvrait leurs larges épaules, leurs cous et se croisait sur leurs volumineuses poitrines ; mais les bras conservaient libre jeu et s'étalaient roses sous l'influence du travail et de la température. Une large planche attachée à la rive s'étendait à cinq ou six pieds dans l'eau, supportée à sa lisière extérieure, à un niveau convenable par un solide support. Un canot était attaché à cette jetée primitive et à côté s'élevait une petite cabane de bois brut qui servait aux femmes pour faire bouillir leur linge ou le faire sécher.



Quatre femmes travaillaient ensemble le long d'une planche, et, comme on le pense bien, c'était, parmi elles, un feu roulant de conversation. Mais quand, par hasard, le babillage devenait moins animé que d'habitude, ou

quand il leur arrivait de n'être pas d'avis différents, elles s'adressaient à leurs compagnes qui travaillaient pareillement, tout en bavardant, à quelques pas à droite et à gauche.

L'une des plus animées, une vigoureuse commère qui frappait si fort de son battoir sur un paquet rebondi de linge jaunâtre, que des mèches de cheveux noirs sortaient de son bonnet et voltigeaient sur son front, paraissait être l'oracle de l'assemblée.

—C'est peut-être la dernière fois que nous lavons du linge ici, disait-elle. Ce sont des hommes terribles, que ceux qui sont arrivés là-bas. On les appelle les Bastonnais. Ils viennent de très loin et sont très méchants. Ils brûleront nos maisons et nos granges. Ils videront nos caves et nos greniers. J'ai vu hier M. le curé, et il m'a dit qu'il nous faudrait nous enfermer et ne pas nous montrer la figure, parce que.....vous savez !

—Bah ! Joséphine, dit une autre, ce ne sera pas si terrible que cela. Mon *vieux* dit qu'ils sont comme les autres hommes. Je n'ai pas peur. Je leur parlerai. Je suis sûr qu'il y a de jolis garçons parmi eux.

—Marguerite est toujours coquette, continua une troisième ; mais elle n'aura pas de chance. Ces étrangers sont pauvres, maigres, brisés de fatigue et mal vêtus. Ce ne sont pas des soldats comme ceux de la citadelle. Pas de dentelles, pas de galons d'or, pas d'épaulettes, pas de plumes à leurs chapeaux. Les officiers n'ont pas d'épées et beaucoup de soldats sont sans fusil. Je ne voudrais pas permettre à des hommes comme ça de m'approcher, et s'ils viennent chez nous, je les ferai vite déguerpir avec ce battoir.

Et sur ce, la vaillante femme recommença à battre son linge avec une nouvelle vigueur. La plus jeune et la plus jolie des quatre femmes ayant écouté tout cela, se redressa de sa cuvette et se mettant les poings sur les hanches :

—Pierriche, dit-elle, parlant de son mari, a passé l'après-midi hier à la ville. Vous savez que Pierriche est un grand causeur et aime à savoir toutes les nouvelles. Chaque fois qu'il va à la ville, il en a assez à raconter pour une semaine. Eh bien ! savez-vous ce qu'il dit ? Il est tellement blagueur que je ne l'ai pas cru et que je ne le crois guère maintenant encore : mais il m'a juré que c'est vrai.

—Qu'est-ce que c'est ? demandèrent en même temps ses trois compagnes.

—Eh bien, il dit qu'après avoir passé quelque temps à la haute-ville et vendu ce qu'il avait dans sa voiture, il pensa à faire un tour à la basse-ville. Là, il rencontra un grand nombre de ses amis et l'un de ses cousins de Lévis. Et ils lui ont dit .....

—Qu'est-ce qu'ils lui ont dit ? demandèrent les trois femmes qui avaient abandonné leur travail et s'étaient groupées autour de la narratrice.

—Eh bien, vous savez toutes que les bateaux ont été enlevés de l'autre côté de la rivière, mais ces hommes étaient tellement effrayés, qu'ils ont couru en descendant le long de la route jusqu'en face de

l'île d'Orléans. Alors, ils ont fait un radeau avec quelques troncs d'arbres et ont atterri à l'île. Là, ils ont trouvé des bateaux qui les ont transportés à la ville, et ils ont aussitôt répandu les nouvelles de ce qu'ils avaient vu.

—Qu'est-ce qu'ils avaient vu ? demandèrent les femmes dont la curiosité était vivement excitée ; vous nous impatientez, Mathilde, avec votre longue histoire.

—Vous ne me croirez pas !

—Je croirai tout, dit l'une.

—Je ne croirai rien, dit une autre.

—Ne vous occupez pas de ce que nous croirons. Dites-nous seulement ce que c'est, dit une troisième.

—Eh bien ! ils ont dit à Pierriche que ces Bastonnais sont des hommes terribles, grands et forts. Ils ne souffrent ni du froid, ni de la chaleur. Rien ne peut leur faire de mal, ni la poudre, ni les balles.

—Et pourquoi pas ?

—Parce que.....

—Ici, la jolie ménagère s'arrêta brusquement, et avec un regard mêlé de surprise et de crainte, elle montra du doigt la rivière. Ses compagnes se retournèrent et virent un léger canot d'écorce venant de la rive opposée et dirigé vers le milieu du courant. Trois hommes le montaient.

—Là ! dit Mathilde, juste ce qu'a dit Pierriche. Regardez-les. Voyez surtout cet homme de haute taille assis à l'arrière. Le canot approche très vite. Tenez ! il lève son chapeau et nous salue.

—Quel bel homme ! dit Marguerite.

—Oui, mais regardez son vêtement et celui de ses compagnons, s'écrièrent les autres.

—Juste ce qu'a dit Pierriche, répéta la première.

—Ce sont des diables, et non des hommes, s'écria une seconde.

—Juste ce que Pierriche a dit. Ils sont vêtus de tôle !

—Oui, c'est vrai, des hommes de tôle !

Et les femmes affolées, laissant leur linge sur la jetée, s'enfuirent précipitamment et remontèrent le talus de la rive.

Le canot décrivit un immense demi-cercle dans le fleuve et le jeune homme assis à l'arrière étudia la rive nord à l'aide d'une lunette de campagne. C'était Cary Singleton, officier des carabinières de Morgan, l'un des chefs de corps de l'armée d'Arnold. Il avait été envoyé en reconnaissance.

Les carabiniers de Morgan étaient tous des hommes grands et robustes de la Virginie et du Maryland et ils étaient vêtus de tuniques de toile grise écrue. La panique causée par leur arrivée soudaine à Lévis avait fait changer *toile* en *tôle* et toutes les campagnes retentissaient de ce cri: "des hommes de tôle" Cet amusant incident est historique.

J. LESPÉRANCE.

(A suivre.)

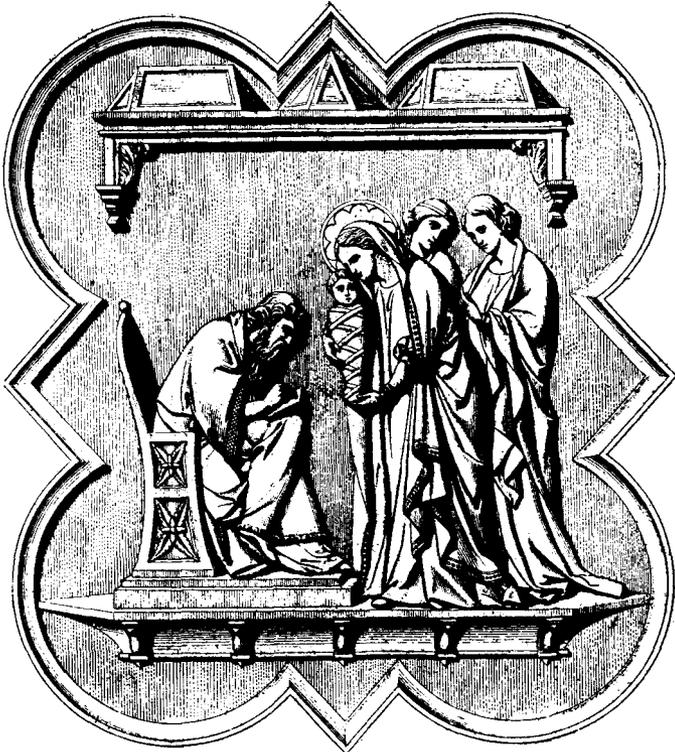


Fig. 1.